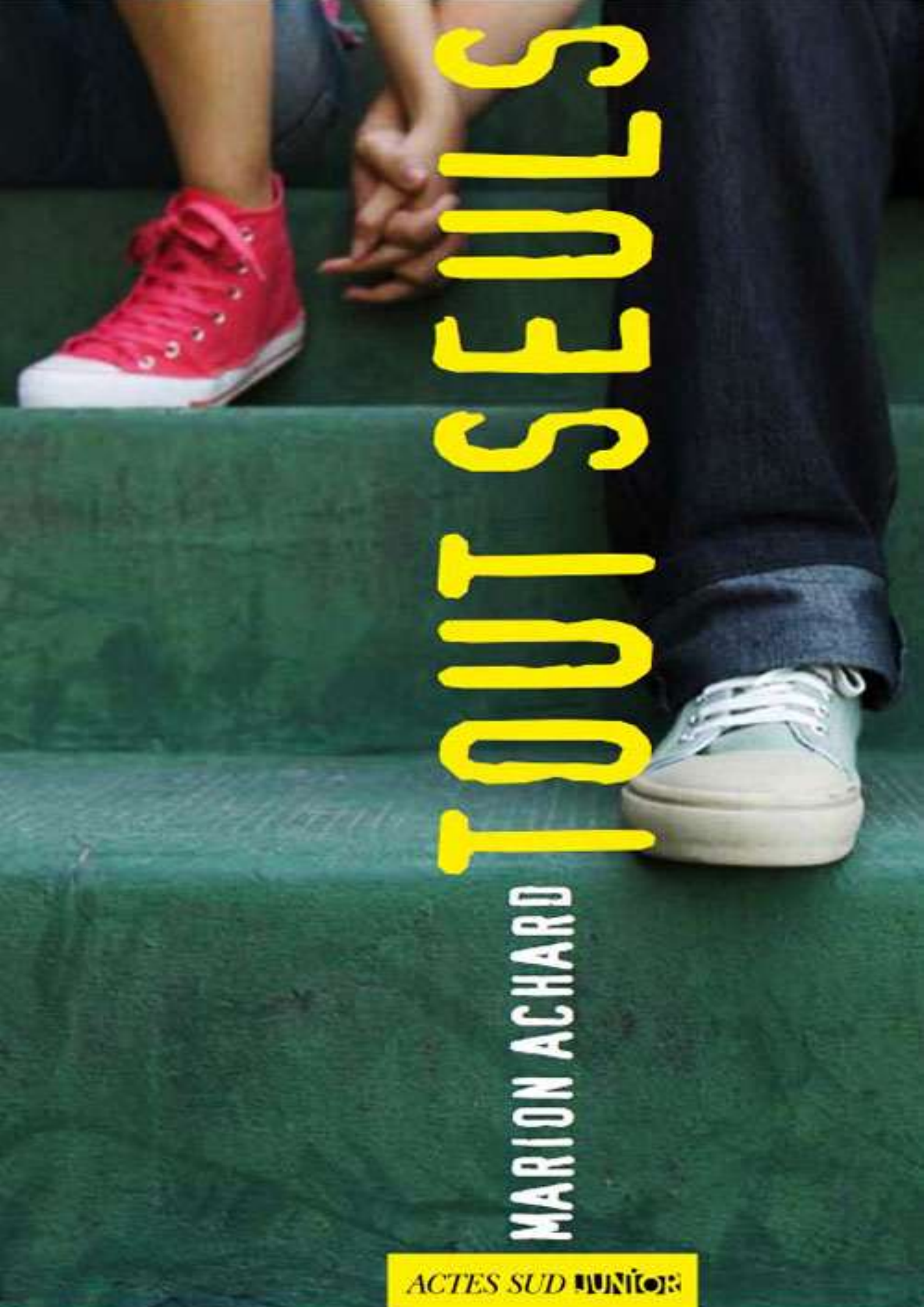




TOUT S'EST

MARION ACHARD

ACTES SUD 

Merci à Caroline et Salomé

Marion ACHARD

TOUT SEULS



ACTES SUD **JUNIOR**

Pour Shemsi, Maéla et Léia.

1

À LA RÉFLEXION, SE DIT MALO, il devrait faire demi-tour et aller voir.

À la réflexion, il devrait faire demi-tour.

Et aller voir.

Il marchait vite, plié en deux par de violentes crampes, cherchant son souffle sous le soleil d'été.

Il regarda autour de lui. Les arbres devenaient flous et il se demanda si la violence du choc avait endommagé ses yeux. Il cligna des paupières et retrouva la vue tandis que les larmes roulaient sur ses joues. D'un coup de langue, il les avala. Elles avaient le goût de sel et de sang.

Aller voir.

Savoir.

Il hésita, tenté, puis la panique le submergea à la pensée de la voiture écrasée sur le bas-côté et il reprit sa marche saccadée.

Que fallait-il faire ? Son cerveau fonctionnait à toute vitesse.

Qu'est-ce qu'il pouvait faire ?

Que fait-on à treize ans dans ces circonstances ?

Il revit le visage inerte de son père reposant contre le volant et secoua la tête.

Il n'aurait pas dû fuir, naturellement ! Il aurait dû s'asseoir sur le bord de la route et attendre que les secours arrivent et qu'ils réfléchissent à sa place.

Mais fuir... certainement pas !

Et plus ses réflexions le poussaient à revenir sur ses pas, plus ses tennnis l'emmenaient loin, le plus loin possible de cette vision macabre.

« Siloa, pensa Malo. Il faut que j'aille chercher Siloa. »

Au loin, une sirène de pompiers l'avertit que les secours arrivaient. Il se mit à courir, doucement, essayant de contrôler cette angoisse sourde et profonde qui lui disait d'abandonner toute résistance, de s'écrouler sur le bord du chemin et de pleurer toute sa douleur et sa peur.

Courir lui fit du bien. Il se redressa doucement et se concentra sur ses foulées. Il entendait son cœur résonner et son corps vibrer quand ses pieds frappaient le sol.

La pensée d'aller chercher sa sœur lui redonna du courage.

Peut-être n'était-ce pas si grave, après tout...

Malo tourna à gauche. Son souffle était court, mais il ne s'arrêta pas, de crainte d'arriver trop tard. Trop tard pour faire comme si tout était normal, comme si son père les attendait dans la voiture, que le moteur tournait et qu'il fallait se dépêcher.

Il n'aurait aucun problème pour la récupérer.

Le grand bâtiment en pierres blanches se dessina devant lui. C'était une ancienne abbaye, transformée en école de musique le temps de l'été. Leur père avait tenu à inscrire Siloa dans ce lieu majestueux, parce que les professeurs étaient renommés.

Il monta en courant les quatre marches du grand perron et vit son reflet dans la vitre du bureau d'accueil. Le choc l'arrêta dans son élan. Il regarda une longue seconde l'image qu'il renvoyait. Son visage était sale, plein de terre, de sang et de larmes. Ses vêtements étaient tachés et une manche de sa chemise était déchirée tout du long. Il s'échappa vers les lavabos de l'établissement.

Les toilettes donnaient sur la cour centrale, un petit patio arboré que les parents empruntaient pour aller chercher leurs enfants. Les premières mamans arrivaient déjà.

Il s'engouffra sous l'arche en pierre et s'effondra contre une vasque.

D'un coup, il eut envie de vomir. Appuyé sur la céramique froide, il laissa un sanglot éclater, bruyant, salvateur. Puis il enfonça la poignée noire et l'eau jaillit.

Malo enleva sa chemise sale, ne gardant que son tee-shirt. La tenue était un peu négligée, mais il éveillerait moins les soupçons. Et de toute façon, il n'avait pas le choix. Déjà, il entendait d'autres parents arriver. Il frotta encore une fois son visage et essuya les coulées grises le long de son cou. Il jeta un dernier regard au miroir et se passa la main dans les cheveux.

En sortant des toilettes, il se débarrassa de sa chemise dans une poubelle.

Siloe surgit de la classe, sacoches et violon à la main. Mme Bernard, la directrice, la suivit sur le palier de la porte et fit signe à Malo de s'approcher.

— Bonjour, Malo.

Il ouvrit la bouche pour répondre mais sa voix se coinça et il se rendit compte qu'aucun son n'était sorti de sa gorge depuis qu'il avait dit à son père... Quoi déjà ? Il chercha vaguement à se souvenir des derniers mots échangés puis il se ressaisit et adressa à la directrice un sourire contrit en guise de salut.

— Je voulais que tu fasses passer un message à ton papa : Siloe sera soliste pour le concert de jeudi et si elle peut rester demain après le solfège, je voudrais...

Son regard se figea et elle fixa le bras de Malo.

— Mais tu saignes ?

Leurs regards convergèrent vers la plaie et Malo improvisa :

— Je suis tombé de vélo en venant, ce n'est rien, j'ai même plus mal.

— Viens à l'infirmerie, on va te...

— Non ! Merci...

Il chercha désespérément les mots pour abréger la conversation poliment et partir au plus vite. Il devait parler à Siloe, mais avant cela, réfléchir, et encore avant, partir.

— Papa nous attend dans la voiture et il faut qu'on se dépêche. Je lui dirai pour demain, pas de problème...

Mme Bernard avait pris un air soupçonneux et fronça les sourcils. Elle dévisagea Malo :

— Mais tu es venu en vélo ou en voiture ?

Malo paniqua. Apprendre à mentir. Il ne savait pas encore ce qu'il allait faire en quittant le bâtiment mais il se promit intérieurement d'apprendre à mentir avant la fin de la journée.

Son hésitation acheva de semer le doute chez la directrice qui ouvrit la bouche, quand la mère de Jane arriva, à grands pas. Elle semblait bouleversée. Sa jupe cintrée l'empêchait de faire des enjambées aussi rapides qu'elle le voulait et ses genoux se cognaient au tissu imprimé, lui donnant une démarche étrange. Malo profita de la diversion pour tendre la main à sa sœur qui chargea sa sacoche sur son dos, prit son violon et lui tendit la sienne.

Avant même d'être arrivée à portée de voix de Mme Bernard, la mère affolée expliqua, à toute vitesse :

— ... un accident... Au carrefour, juste à l'entrée du petit bois. Les pompiers sont sur place, on n'a rien pu savoir. Il n'y a qu'une voiture apparemment ! C'est incroyable qu'on puisse sortir de la route comme ça. La tôle était toute pliée. Elle était sur le toit. Ça a dû être violent parce que...

La nouvelle était suffisamment importante pour qu'on oublie Malo. Il tira sa sœur pour la mettre en marche. Fuir, ils devaient tous les deux fuir. Le crâne de Malo bourdonnait et son cerveau enfiévré lui criait d'avoir une idée lumineuse. Il s'éloigna d'un pas rapide, entendant encore quelques mots.

— ... Un homme, je n'ai pas vu s'il vivait, mais il ne bougeait plus. Je ne voulais pas jouer les curieuses, mais bon, je voulais voir si je connaissais, et puis la police faisait déjà circuler alors...

Malo était trop loin pour entendre la suite. Ses oreilles sifflaient. Avant de repasser sous la lourde porte de pierre et quitter la fraîcheur du patio, il jeta un dernier coup d'œil à la directrice. Bien droite devant sa classe, elle le regardait d'un air songeur et semblait n'écouter la bavarde que distraitement. Il soutint son regard quelques secondes puis, comme prise d'inspiration, elle fit demi-tour et s'engouffra dans la classe à toute vitesse.

— Viens, Siloa, cours !

— Mais tu n'es pas venu en vélo ?

— Cours, je t'expliquerai.

Il lui prit le violon des mains et se remit à courir. Docile, elle aligna son pas sur le sien, accrochant ses deux mains dans les lanières de sa sacoche.

2

ILS S'ÉTAIENT TOUS LES DEUX ASSIS dans l'herbe au bord du canal, derrière un bosquet, à l'abri des regards. Malo s'était une nouvelle fois nettoyé les mains et le bras puis, allongé sur le ventre, il avait plongé son visage dans l'eau. Il avait vaguement espéré que la fraîcheur lui donne un déclic mais rien ne vint. Il se retourna sur le dos, ferma les yeux et laissa ses derniers tremblements s'estomper.

— Malo ?

La voix de Siloa trahissait son inquiétude. Jusque-là, elle avait tout accepté, courir, attendre, ne pas poser de questions, le laisser réfléchir.

Maintenant elle voulait savoir.

— Attends, il faut que je réfléchisse.

Réfléchir, il ne faisait que ça. Sans trêve, sans paix... sans réponse non plus. Chaque question en amenait d'autres, puis d'autres encore.

Qu'allait-on faire d'eux ? La première idée qui lui vint à l'esprit était un placement. Il avait vu un film un jour sur une famille de sept enfants, tous placés ou adoptés. En tout cas, personne ne les laisserait habiter chez eux tout seuls. Pourtant ils pouvaient probablement le faire : rester dans la maison, se préparer les repas et aller à l'école. Mais en attendant quoi ?

Il fallait avant tout savoir. Savoir comment leur père allait, savoir s'il vivait. Et ensuite agir.

— Malo ?

— On a eu un accident, sur la route de l'école. Les pompiers sont venus, ils ont emmené papa, alors je suis venu te chercher.

Ce n'était qu'un demi-mensonge. Il était déjà parti la chercher lorsque les pompiers étaient arrivés. Ou même, pour

être tout à fait exact, il était d'abord parti, après il avait pensé à aller la chercher et là les pompiers étaient venus.

La voix de Siloa le tira une nouvelle fois de sa réflexion :

— La maman... la maman de Jane...

Elle se leva d'un coup, blanche, les yeux écarquillés. Le visage défait de Malo lui confirma ses craintes. Elle resta debout, sans bouger, puis il acquiesça :

— Elle parlait de notre voiture.

Tout doucement Siloa saisit la poignée du boîtier de son violon posé à ses pieds. Tant de douceur ébranla Malo. Elle murmura :

— Il faut aller le voir.

Elle avait déjà repris le visage têtue que son frère connaissait si bien. Depuis dix ans, c'est l'adjectif qui la caractérisait le mieux : têtue. Et douée.

Elle ajouta :

— Tout de suite !

Pas de larmes, pas de plaintes. Juste une requête.

Elle voulait savoir.

Lui non.

— On ne peut pas, souffla-t-il.

— Ce qu'on ne peut pas, c'est le laisser tomber.

— Ce que je veux dire, c'est qu'on ne peut pas, car s'il va mal, on ne sait pas ce qu'ils vont faire de nous.

— Ce qu'on ne sait pas, c'est s'il va mal. Hein ? Tu le sais, toi ?

Malo hésita. Il savait bien au fond de lui. Une sourde certitude au souvenir du pare-brise étoilé. Mais il laissa tomber :

— Non, je ne sais pas.

Siloa se mettait déjà en route.

— Attends. Attends, il faut que je réfléchisse. Encore un peu.

À sa grande surprise, sa petite sœur posa ses bagages et se rassit.

Elle attendit sans un mot, les yeux perdus dans l'eau. Un papillon virevoltait juste au-dessus de la surface limpide et plus

Siloa admirait sa légèreté, plus elle sentait son corps devenir lourd. Un silence pesant s'était installé, mais elle n'osait pas le briser. Elle n'osait même plus tourner la tête pour regarder son frère, allongé sur l'herbe une main sur ses yeux. Pourtant elle aurait voulu parler avec lui. Dire des choses, n'importe quoi. Retourner voir la maîtresse et pleurer dans ses bras.

Se laisser aller...

À quoi donc Malo pouvait-il bien réfléchir ?

Ils auraient pu retourner à la maison et attendre les nouvelles là-bas. Ou encore... encore quoi ? L'hôpital, l'école de musique ou la maison, il n'y avait pas beaucoup de solutions.

Le soleil était encore là, commençant à jouer avec les ombres, mais Siloa savait que le temps passait. Quelle heure pouvait-il être ? Elle se tourna vers Malo pour regarder sur sa montre.

Vingt heures. Déjà trois heures qu'elle était sortie du cours de musique. Et si l'hôpital fermait ? S'il était trop tard pour y aller ? Elle s'approcha de son frère et le secoua doucement. Une petite brise jouait avec ses cheveux bruns contre sa joue griffée. Il dormait.

Elle ouvrit sa sacoche, sortit un stylo de sa trousse et une feuille pour écrire quelques mots. « Je suis partie téléphoner, je reviens. » Elle posa la feuille sur le ventre de Malo puis, sentant le vent, elle posa doucement une pierre dessus.

Dans la poche de son étui à violon, elle prit de l'argent et quitta leur cachette.

En quelques minutes, Siloa rejoignit la route aux abords de la ville et entra dans un bar-tabac. Elle observa la vaste pièce, les journaux sur le tourniquet métallique, les dizaines de paquets de cigarettes impeccablement rangés derrière une jeune femme, l'homme derrière le bar, un autre accoudé au comptoir. Elle décida de s'adresser à la femme et avança vers la caisse, bien déterminée à ne pas laisser voir son hésitation :

— Vous avez des cartes de téléphone ?

La jeune femme sortit une carte de son tiroir-caisse, emballée dans un plastique. Elle la posa devant elle.

— Sept euros cinquante.

— J'ai pas autant.

— Dans ce cas...

Elle reprit la carte qui partit rejoindre les autres au fond du tiroir. Siloa précisa :

— C'est juste pour un appel.

Comme elle n'obtenait pas de réponse, Siloa insista :

— S'il vous plaît, j'en ai vraiment besoin.

De son pouce, la femme désigna l'homme qui servait une bière, à quelques pas de là.

— Demande-lui son portable.

Siloa s'avança, la main serrée sur son argent.

— Bonjour, souffla-t-elle.

L'homme posa le verre mousseux sur un sous-bock et glissa un œil sur elle.

— Hum ? répondit-il.

— La dame m'a dit de vous demander votre portable. C'est pour un appel.

Il darda un regard sur la femme derrière la caisse, soupira et sortit le téléphone de sa poche. Il le tendit à Siloa :

— Pas pendant une heure, hein !

— Promis. Vous connaissez le numéro de l'hôpital ?

C'était risqué, mais elle n'avait pas le choix, et l'homme en face d'elle parut s'en fiche complètement. Il sortit un annuaire et le posa devant elle.

— Cherche dans les pages jaunes. Tu sais lire au moins ?

Siloa se redressa, vexée, et lui jeta un regard noir. L'homme rigola et retourna à son client. Siloa regarda l'annuaire et conclut que les pages jaunes devaient être celles dont le papier était teint en jaune. Ses yeux parcoururent le registre, les villes, les fonctions. L'homme regardait de temps en temps dans sa direction, paraissant s'amuser de la situation.

Elle hésita puis repéra dans un encadré le numéro des pompiers. Elle composa le 18. De l'autre côté, quelqu'un décrocha.

— Service d'intervention et de secours, je vous écoute.

— Bonjour... je voudrais des nouvelles du monsieur qui a eu un accident de voiture tout à l'heure.

— Pardon ?

— Je voulais avoir de ses nouvelles. Un monsieur... monsieur Fréjart, se lança-t-elle.

Il y eut une petite pause à l'autre bout de la ligne, puis la voix répondit :

— Il a été directement transféré à l'hôpital de Dijon.

— Et... Elle hésita le temps de trouver les mots qui lui manquaient. Et à quel endroit ?

— Aux urgences.

Elle raccrocha. À Dijon... Siloa savait que la nouvelle n'avait rien de rassurant. On ne transporte pas quelqu'un qui va bien dans un grand hôpital ! Il fallait qu'elle appelle, mais il fallait d'abord qu'elle trouve quoi dire et comment le dire. L'hôpital de Dijon était un gros établissement. Il devait y avoir des tas de bâtiments et des tas de personnes qui ne savaient pas ce qu'était devenu son père. Elle trouva enfin une liste de numéros correspondant à l'hôpital et composa le numéro des urgences.

— Les urgences, bonjour !

— Bonjour, madame, j'appelais pour prendre des nouvelles de M. Fréjart.

Un long silence se fit au bout du fil puis la femme trancha :

— On ne peut pas donner de nouvelles par téléphone. Qui le demande ? Vous êtes de la famille ?

La panique envahit Siloa, mais elle prit le risque de répondre :

— Sa fille.

— Sa fille ?

Siloa entendit un brouhaha derrière la femme.

— Où es-tu ? Tout le monde te cherche ! Il faut que vous veniez avec ton frère, immédiatement ! Présente-toi au commissariat avec lui. Il est avec toi ? Les pompiers pensent qu'il devait être dans la voiture. Il était dans la voiture, non ? Il faut qu'il vienne aux urgences, tu m'entends ? Alors allez au commissariat et ils vous amèneront ici.

Siloa n'avait pas le temps de répondre. La voix impérieuse de la femme et son insistance la firent paniquer. Elle serra le téléphone de plus en plus fort, prête à le lâcher pour s'enfuir à toutes jambes.

— Il se peut que ton frère soit blessé. Tu m'entends ? Petite, tu m'entends ?

— Oui, souffla-t-elle.

— Tu comprends, s'il a eu un choc à la tête par exemple, il peut croire que tout va bien, mais ça peut être très grave. Il faut que vous veniez en consultation, et il faut qu'il parle à la police...

— Madame... est-ce qu'il est mort ?

— Qui ?

— Mon père.

— Non. Non, il n'est pas mort.

Elle n'en dirait pas plus, ça semblait évident. Sa voix était de nouveau sévère :

— Où êtes-vous ? Il y a un agent de police ici, il peut venir vous...

Silva raccrocha. D'un coup sec. Elle s'approcha de l'homme et lui tendit le téléphone et son argent.

— Pas la peine, va.

Elle sortit du bar-tabac doucement. Il n'était pas mort. Le soulagement n'était pas grand finalement. Au fond d'elle, elle l'avait toujours su. Mais elle espérait en apprendre plus. Peut-être aurait-elle dû insister, promettre de venir en échange d'informations au téléphone ? Et puis elle se figea. Qu'avait dit la femme aussi ? Que Malo était peut-être blessé ? Elle n'avait même pas pensé à demander à son frère comment il allait, lui.

Elle se remémora une plaquette qu'elle avait lue à l'école, concernant le port du casque à vélo et les risques des coups sur la tête. Si un hématome se formait, on pouvait se sentir mal et s'évanouir. Ils appelaient cela un traumatisme crânien. Elle se souvenait à présent. Elle pensa à son frère allongé dans l'herbe. Dormait-il vraiment ? Dort-on quand on a eu un accident et que son père est à l'hôpital ?

Soudain, elle comprit qu'elle avait eu tort. Tort de ne pas le réveiller, de ne pas donner son signalement à la police. Elle s'apprêtait à retourner dans le bar, mais l'angoisse la submergea et elle s'élança sur la route puis sur le chemin.

Elle sauta dans les buissons, s'écorcha le bras sur un épineux et déboula sur le chemin de halage.

Malo était là, debout, son papier à la main, furieux.

Elle se laissa tomber par terre pour retrouver son souffle. Elle était si soulagée qu'elle était prête à affronter n'importe quelle fureur.

Ils s'assirent tous les deux côte à côte et Siloa raconta à son frère ce qu'elle avait appris. Leur père n'était pas mort, il était hospitalisé à Dijon et la police les attendait. Elle parla aussi du traumatisme crânien, observant son frère à la dérobée. Il lui affirma qu'il se sentait bien, qu'il allait bien. Ses seules blessures, il se les était faites en s'extrayant de la voiture. L'espace à l'arrière était trop petit et il s'était coupé contre la tôle en se glissant hors du véhicule, puis griffé en remontant le fossé où il était tombé deux fois avant d'atteindre le bitume. Il se garda de dire que sa poitrine lui faisait mal.

Leur séparation de quelques minutes leur avait fait peur et ils se promirent de rester ensemble quoi qu'il arrive.

Quand la nuit commença à tomber, Malo songea à allumer un feu, mais il n'avait rien pour le faire. Il pensa aller au bar-tabac où il aurait pu acheter quelque chose à manger, mais il avait peur de se faire remarquer. Tant pis pour le feu. Il regarda sa sœur. Sa silhouette se découpait dans une tache de lune. Elle avait détaché ses cheveux et ils encadraient son visage fin. Elle avait les yeux si tristes...

Malo tenta :

— Siloa... on pourrait dire qu'il y a un feu !

Comme quand ils étaient petits. On pourrait dire qu'on est dans un château, on pourrait dire que je suis un chevalier, on pourrait dire...

— Oui, répondit-elle gravement, on pourrait dire que tout va bien.

Siloa s'endormit contre la cuisse de Malo et Malo attendit de longues heures en contemplant la nuit. Toute la violence qui l'avait habité pendant des heures avait disparu. Leur père n'était pas mort. Probablement pas bien, mais pas mort. Il leur restait quelqu'un.

Malo respira et sentit l'air humide. Il pouvait relâcher la pression, laisser la torpeur l'envahir, attendre le lendemain matin pour aller à l'hôpital. Aller le voir et au pire passer quelques jours dans un foyer en attendant qu'il se remette.

Il tâta sa poitrine dans le noir, là où il avait mal, et s'allongea en prenant bien soin de ne pas bouger la jambe sur laquelle sa sœur reposait. Il fit glisser la sacoche sous sa tête en guise d'oreiller et essaya de repérer les constellations qu'il connaissait. Là, la Grande Ourse, et là, un bout de la Petite Ourse que les branches des arbres dissimulaient à moitié.

Il observa, scruta, chercha, jusqu'à ce que les étoiles se brouillent et que ses yeux brûlants se ferment, incapables de les contempler plus longtemps. Au moment de glisser dans le sommeil, il sentit la chaleur des larmes rouler sur ses joues.

3

L'AUBE LES SURPRIT, blottis l'un contre l'autre. Malo se souleva sur un coude et sentit ses courbatures. Et sa poisse. Il regarda sa montre. À peine six heures. Trop tôt pour quoi que ce soit. Trop tôt pour aller à la boulangerie acheter du pain, trop tôt pour réveiller Siloa et partir en quête du commissariat. Il se leva doucement. Ses habits étaient humides du côté où il avait dormi et ses bras nus étaient striés par des marques d'herbes. Il s'approcha du canal et repéra les marches qui s'enfonçaient dans l'eau. Il enleva ses tennis et son tee-shirt et glissa ses pieds dans l'eau glacée. Durant la nuit, son torse était passé d'une couleur rosée à un rouge pourpre qui deviendrait probablement noir dans les jours à venir. La marque lui barrait la poitrine en diagonale, juste là où la ceinture de sécurité l'avait stoppé net. Il baissa lentement son corps engourdi, plongea les mains dans l'eau et s'aspergea. Il frotta ses bras, ses plaies, se débarrassa de la terre de la nuit, des dernières traces de l'accident. Seul l'hématome du torse, la coupure au bras et à la joue témoignaient du drame de la veille. Il remonta les jambes de son pantalon et descendit une marche de plus. Il frotta soigneusement ses pieds et ses mollets.

Sa décision était prise : de toute façon, ils n'avaient pas le choix. Seule la peur d'être orphelin l'avait fait douter de la conduite à tenir. Maintenant, il savait que les priorités étaient de connaître la nature exacte des blessures de son père et d'aller se changer pour se sentir moins crasseux.

— J'ai envie d'aller aux toilettes.

Siloa, les cheveux ébouriffés et les yeux mi-clos, regardait son frère. Il remonta sur la berge.

— Va dans les buissons.

— J'ai faim.

- On va aller acheter de quoi manger.
- J'ai trop faim pour retourner jusqu'à là-bas.
- Siloa...
- J'ai mal aux jambes, je ne peux pas marcher.
- Siloa !

Elle osait se plaindre ! Il l'observa un moment et pensa y aller seul mais s'éloigner d'elle l'angoissait. Sans indulgence, il insista :

— Siloa, lève-toi, on y va. Dès qu'on sera arrivés à l'épicerie, tu mangeras et on boira quelque chose, une bouteille de lait par exemple, mais on a dit qu'on ne se séparait plus. Après, on ira à l'hôpital pour...

Il laissa sa phrase en suspens. Sa sœur venait de se lever pour lui obéir. Il la regarda s'étirer, ramasser ses affaires par terre, charger sa sacoche sur son dos, comme si une journée classique commençait et qu'elle partait pour ses cours de musique. Elle prit son étui à violon et enleva les quelques brins d'herbe qui s'y étaient collés avec la rosée.

Il pensa au concert de jeudi et espéra que Siloa pourrait aller y jouer.

« Allons, se raisonna-t-il, ne te berce pas d'illusions mon garçon ! » La phrase le fit sourire. C'était une réplique typique de son père. Coupante et sèche, mais pleine de réalisme. Son sourire disparut aussi rapidement qu'il était venu et ils se mirent en marche, gravissant la petite butte pour rejoindre la route.

Avant même de trouver une épicerie, ils s'arrêtèrent au bar-tabac. Sur le panneau était inscrit « dépôt de pain » et Malo entra pour acheter une baguette. Il s'apprêtait à faire demi-tour quand une photo sur le présentoir à journaux accrocha son regard. Avant même qu'il ait vraiment compris ce qui se passait, son cœur s'emballa.

Il tendit le bras vers le quotidien et le roula avant de balbutier :

- Je vais prendre le journal aussi.
- Un euro vingt !

La jeune femme ne sembla pas remarquer son malaise. Il ordonna à ses jambes de faire demi-tour, mais ne bougea pas. Tout son corps tremblait, il devait s'asseoir.

— Tu veux encore quelque chose ?

— Non ! Non merci.

Il passa la porte et s'éclipsa rapidement. Siloa le rejoignit sans bruit. Il l'entraîna un peu plus loin, hors de la vue des commerçants. Ils s'assirent par terre et Malo étala le journal.

— La photo.

Siloa ne comprit pas tout de suite. La première page était couverte par la photo de joueuses de hand-ball et le titre clamait leur victoire. Puis elle regarda les encadrés sur le côté gauche qui renvoyaient aux pages intérieures. Leur voiture – ou ce qu'il en restait – était là. Carcasse grise écrasée dans les herbes folles. La fillette demanda :

— Tu ne regardes pas ?

— Si...

Mais il n'en fit rien. Les yeux braqués sur le sol, il cherchait, comme la veille, à se souvenir de leurs derniers mots. Ils se disputaient, comme souvent, et le téléphone portable de son père avait sonné.

Siloa feuilleta le journal et trouva l'article. Elle le lut en silence. Elle dit deux fois « Oh », puis elle regarda le visage cadennassé de Malo et son air absent.

— Il est dans le coma. Ils disent « coma profond », je ne comprends pas trop ce que ça veut dire, mais ils disent aussi que les autres fonctions vitales ne sont pas touchées. Ils pensent qu'il n'était pas seul dans la voiture, que tu devais être avec lui. Ils nous recherchent tous les deux. Ils ont même mis notre photo, regarde !

Mais Malo ne regarda pas.

— Ils ne savent pas quand il va se réveiller, ils ne disent rien sur le coma. Ils ne disent rien du tout en fait. Juste ça, et qu'il faut nous retrouver.

— Nous retrouver ? Pour quoi faire ?

— Je ne sais pas, ils ne le disent pas. Probablement parce qu'ils sont inquiets !

— Mais qui ? Qui, Siloa, qui, inquiets ?

Cette fois il planta ses yeux dans les siens. Il insista :

— Personne ne nous connaît, personne ne vient à la maison. Personne n'est inquiet pour nous ! Les gens sont inquiets pour, pour... pour le principe !

— Peut-être, mais ils nous cherchent quand même.

Il préféra changer de sujet :

— Il faut que l'on se renseigne. Sur ce coma.

Ils se turent un instant.

La colère submergeait Malo. Elle arrivait par vagues et l'empêchait de parler. Il les voyait déjà s'apitoyer, s'intéresser, se rapprocher, pour faire partie du drame. Mais ça ne durerait pas et ce ne serait pas sincère. Comme quand sa mère était partie ! Il avait été consolé par tout un tas de gens. Il avait détesté leur curiosité. Et puis ils avaient disparu. Tous. Au bout de quoi, une semaine ? Un mois pour les plus tenaces ? Tous avaient fini par redevenir ce qu'ils étaient avant : indifférents. Il imaginait déjà la mère de Jane inviter Siloa chez elle : « La pauvre petite... déjà sa mère qui disparaît, maintenant son père... Ah ! quand on a la guigne dans une famille ! »

Il la voyait déjà relater les événements à la maîtresse, à ses voisines, à toutes les mamans qui ne s'étaient jamais intéressées à eux, qui avaient juste remarqué avec des sourires pincés que Siloa « jouait remarquablement du violon ».

— On pourrait aller à la bibliothèque chercher dans un livre.

Il releva les yeux sur sa sœur. La volonté qu'elle mettait à vouloir agir l'aida à se calmer. Il soupira :

— Non. Là-bas, ils nous connaissent. On risque de croiser des gens. Allons à la librairie, on regardera dans un dictionnaire.

Une demi-heure plus tard, Malo entra seul dans la boutique. Ils avaient décidé que Siloa l'attendrait dans la ruelle à côté afin de moins éveiller les soupçons. Malo fureta dans les rayons et trouva ce qu'il cherchait dans un dictionnaire médical. Il lut la page sur les comas, puis la relut une deuxième fois. La vendeuse absorbée dans ses comptes ne lui prêtait pas attention. Il tenta de saisir au mieux les différentes données.

Il existait plusieurs types de coma, ou plutôt différents stades, mais aucun ne s'appelait « coma profond », comme avait dit Siloa. Peut-être était-ce une déformation de langage ?

Il parcourut encore les lignes, cherchant à décrypter le vocabulaire scientifique.

Le « coma dépassé » signifiait la « mort cérébrale » du malade, or la femme de l'hôpital avait dit à Siloa qu'il n'était pas mort. Le « coma carus » pouvait à terme causer la mort. La femme avait-elle dit « pas mort » ou « pas encore mort » ? Il regretta soudain de ne pas avoir appelé lui-même. Il se rabattit, plus par espoir que par certitude, sur le coma de stade 2, qui signifiait « la disparition des capacités d'éveil ». C'est la définition qui semblait correspondre le plus à ce qu'il connaissait du coma. Ou ce qu'il en imaginait.

Il ressortit de la boutique sans rien acheter et partit chercher Siloa. Il était déçu. Déçu de n'être sûr de rien. Déçu d'avoir trouvé, au lieu d'une petite phrase qui aurait tout expliqué, un tas de paragraphes qui jetaient un nouveau flou. Malo aperçut sa sœur qui le rejoignit en courant. Elle le regarda pleine d'attente et d'espoir. Il attaqua d'emblée :

— On ne peut pas savoir. Le coma... c'est très compliqué. Je crois que personne ne sait ce qui se passe quand on est dans le coma.

Il s'arrêta, chercha ses mots et reprit :

— On ne peut pas savoir combien de temps ça va durer, ni quand il va se réveiller.

— Ah.

Ah. C'était tout. Le visage tourné vers le sol, elle semblait aussi déçue que lui.

Il décida de tout lui dire :

— En fait, on ne peut pas savoir s'il va se réveiller.

Les cils étoilés de larmes, elle souffla :

— J'avais compris.

4

ILS MARCHAIENT l'un à côté de l'autre.

La tristesse les avait envahis et ils avançaient en silence. Le regard baissé sur l'asphalte, ils regardaient les graviers, leurs chaussures, les bandes blanches. La route était longue. Ils le savaient. Une très grande discussion avait suivi la lecture du dictionnaire. Malo avait eu le dernier mot. Il savait quoi faire. Siloa pensait juste qu'il fallait faire autre chose mais ne savait pas quoi. Alors ils partaient. Aussi loin qu'il le fallait pour que les photos du journal ne les poursuivent pas. « Donc, avait conclu Malo, en dehors du département. »

Dans un premier temps, ils avaient marché pour rejoindre leur quartier. Personne ne les avait remarqués, mais Malo était certain que leur maison était surveillée. Si on les recherchait vraiment, les voisins avaient dû être prévenus. Ils avaient donc scruté avec attention toutes les fenêtres et les jardins des habitations alentour puis ils s'étaient faufilés chez eux, par la porte de derrière.

En entrant dans le salon, Malo fut parcouru d'un frisson. Sans lumière et sans vie, il lui parut encore plus austère que d'habitude. Sans tapis, sans tableau, sans couleur, leur maison avait quelque chose de lugubre et d'inhabité. Peut-être parce qu'il n'y avait pas de femme pour égayer le lieu ? Ou parce que son père refusait la moindre touche d'excentricité ?

En s'avancant dans la pièce, Malo remarqua au premier coup d'œil qu'elle avait été fouillée. Le bureau de leur père – pièce sacrée parmi toutes – était toujours impeccablement rangé. Or là, quelques papiers traînaient sur la table et un tiroir était mal refermé. « Nos photos dans le journal, pensa-t-il, ils ont dû venir les récupérer ici. »

Ils étaient montés dans leur chambre sans faire un bruit et avaient rempli un sac à dos chacun. « Le minimum », avait dit Malo. Ils s'étaient refusé le droit de contempler leur chambre, avec le sentiment d'être des voleurs pillant leur propre maison, cherchant à toute vitesse ce qui pouvait avoir de l'importance.

En attendant Siloa, Malo était redescendu dans le bureau et avait farfouillé dans les tiroirs à la recherche d'argent. Il avait vidé un à un les casiers et était tombé sur leur livret de famille. Il en avait caressé un instant la couverture de velours bleu et l'avait glissé dans la poche avant de son sac. Ce livret était la preuve qu'ils étaient une famille. Sa mère, son père, sa sœur et lui, tous les quatre réunis sur quelques feuilles de papier. Ils voyageraient ensemble.

Il avait repris sa fouille, rapide, efficace. Puis au fin fond d'un placard, il avait découvert une photo de sa mère. Lumineuse.

Troublé, il l'avait aussi mise avec le reste, tout en s'empêchant de penser à elle, et avait poursuivi sa recherche avec encore plus de frénésie. Peut-être y avait-il une lettre, quelque chose d'elle encore. Peut-être son père avait-il des nouvelles finalement ? Il avait bien cette photo.

Siloa était arrivée à ce moment-là et sur la remarque de Malo était retournée chercher sa tirelire, une petite poire en bois avec une fente et un socle qui se dévissait pour récupérer l'argent. Il avait proposé de mettre les sous avec les siens, mais sa sœur avait refusé et les avait mis dans son propre sac, abandonnant la tirelire ouverte sur le parquet. Malo avait encore ajouté un atlas routier à son bagage déjà plein, puis ils étaient partis, aussi discrètement qu'ils étaient entrés. Par la porte de derrière.

Et maintenant ils marchaient, transpirant sous le poids de leurs affaires.

Malo avait décidé de prendre une route de campagne qui les emmenait plein sud. Une idée germait dans sa tête, encore floue, mais elle faisait son chemin.

Il se refusait à tout espoir. Il refusait même d'y songer sérieusement. Pour le moment il marchait.

La faim arriva d'un coup sous la forme d'une longue plainte au creux de son ventre. Il regretta de ne pas avoir songé à prendre du fromage ou des fruits dans le frigo. Il avait l'impression de passer son temps à regretter d'avoir mal fait les choses.

Il n'avait pas pensé à dire à Siloa de troquer ses chaussures d'école contre des tennis. Il n'avait pas de gourde et il avait soif. Il avait même oublié les allumettes pour ce soir. Et il se doutait que ce n'était que le début. Le fardeau des oublis s'ajouta au poids de son sac.

Au loin, un bouquet d'arbres offrait un coin d'ombre. Ils posèrent leurs affaires et partagèrent le reste du pain acheté le matin.

Siloa fut la première à briser le silence :

— Il faut vraiment qu'on achète à manger.

— Au prochain village, on achètera ce qui nous manque et après on cherchera un coin où passer la nuit.

— Tu sais où on est ?

Malo ouvrit l'atlas.

— À peu près là. De la maison, on est retournés au sud et maintenant on est sur cette route.

Malo l'avait choisie en dépit des kilomètres supplémentaires, juste parce qu'il pensait qu'il y aurait moins de circulation. Du doigt, il longea le trait pour indiquer le chemin parcouru et s'arrêta.

— C'est tout ?

— C'est tout. L'aller-retour à la maison nous a pris du temps. En fait, on n'a pas fait plus de six kilomètres.

— Mais Malo, ça fait des heures qu'on marche ! se rebiffa-t-elle.

— Dans dix kilomètres, on arrivera à Arnay. Vu la taille de la ville sur la carte, il doit y avoir des magasins. On s'arrêtera là.

Ils finirent leur pain et reprirent la route. Les sacs leur parurent encore plus pesants qu'avant la pause. Malo se promit de tout vider pour vérifier les contenus. Ils avaient probablement des affaires inutiles ou en double dont ils

pourraient se débarrasser. De toute façon, ils ne pourraient pas continuer longtemps avec ce poids sur les épaules. Malo guettait sa montre, il voyait bien que le temps filait et que leurs pas étaient de plus en plus lourds. À dix-huit heures, une borne kilométrique au bord du fossé acheva de le dépiter. Elle indiquait qu'ils n'avaient parcouru que trois kilomètres supplémentaires en une heure. Il jeta son sac par terre et s'assit en s'appuyant dessus. Il laissa sa tête retomber en arrière et ferma les yeux pour ne pas être gêné par le soleil. Son torse plus que tout le reste le faisait souffrir, mais il avait mal partout. À cause de ses courbatures, mais aussi maintenant à cause de ses pieds malmenés et des lanières du sac qui lui sciaient les épaules. Et puis il avait soif et faim. Et il se sentait mal.

Il réfléchit au mot qui correspondait à son état et le trouva.

Tout simple.

Il était malheureux.

Siloa, stoïque, l'attendait à quelques pas, elle n'avait même pas posé son sac.

— Laisse tomber, Siloa, on n'y arrivera pas avant que les boutiques ferment.

— Mais moi j'ai faim.

Il se releva et chargea son sac sur le dos.

— On va trouver un endroit où passer la nuit. Après je pourrai faire l'aller-retour en courant, sans mon sac.

Il n'y croyait pas lui-même. Devant l'air sceptique de sa sœur, il se justifia :

— J'en peux plus, Siloa, j'ai mal partout, j'ai besoin de me reposer.

— D'accord, cherchons un endroit.

Elle semblait prête à tout. Prête à marcher, prête à s'arrêter, prête à le suivre au bout du monde, mais son visage fermé indiquait clairement que ce n'était pas de bon cœur. Ils s'affronteraient bientôt tous les deux. Malo le sentait et le redoutait.

La carte leur indiqua la rivière, la Solonge. Une demi-heure plus tard, un sentier les fit aboutir sur une petite clairière, à

peine trois mètres de large sur quatre de long. Ils s'y sentirent tout de suite à l'abri. Malo s'accorda quinze minutes de repos avant de partir à la recherche de nourriture. Siloa jetait des cailloux dans l'eau, son sac juste à côté d'elle.

— Tu n'es pas fatiguée ? demanda-t-il en se levant.

— Si.

— Quand on aura dîné, il faudra qu'on trie nos affaires, qu'on se débarrasse d'une partie d'entre elles.

Sa sœur lui jeta un regard noir.

— On n'arrivera pas à marcher longtemps si c'est trop lourd. Il faut s'alléger au maximum.

Pour toute réponse, Siloa défit ses lacets et enleva ses socquettes. Elle trempa ses pieds dans l'eau.

— Tu devrais essayer, Malo !

Son sourire était revenu. Malo fouilla dans son sac et mit une chemise. Il repartit sur le sentier par lequel ils étaient venus. Il calcula le temps qu'il lui faudrait pour parcourir les sept kilomètres qui le séparaient du village. Sans son sac, il pensait pouvoir faire cinq kilomètres par heure, peut-être six en trotinant de temps en temps. Il en avait pour deux ou trois heures avec le retour. Il arriverait probablement trop tard pour une épicerie, mais espérait trouver un sandwich dans un bar. Il faudrait jouer serré. Repérer un endroit pour fuir si on le reconnaissait.

Il s'arrêta et, incrédule, contempla le champ devant lui. Comment avaient-ils pu passer devant sans s'en rendre compte tout à l'heure ?

En face de lui s'étendaient des dizaines de mètres de plants de tomates. Pas tout à fait mûrs, certains des fruits étaient toutefois orange et quelques-uns déjà rouges. Il avança prudemment entre les pieds verdoyants, s'accroupit et cueillit un fruit.

Quand il arriva dans la clairière, les bras chargés de son butin, le principe ne plut pas à Siloa. Elle décréta d'emblée que prendre dans un champ était comme voler dans un magasin.

Elle réfléchit au mot le plus adéquat et le balança à Malo avec un soupçon de mépris :

— Chapardage.

Malo argumenta :

— Ça n'a rien à voir, personne ne remarquera qu'il manque quelques tomates !

— Même si ça ne se voit pas, ce n'est pas bien.

Malo haussa les épaules. Comme s'il s'agissait de faire bien quand on a faim ! Elle ferait comme elle voudrait, pour lui, c'était tout vu !

Il rétorqua :

— Tu as deux solutions, Siloa, soit t'as faim, soit tu manges.

Elle pesa l'argument un bon moment, le visage buté. Malo croquait déjà dans les tomates. Le jus coula le long de son menton et acheva de dissiper l'entêtement de sa sœur. Elle le rejoignit, s'installa à côté de lui, et en piocha une, puis une deuxième, puis une autre encore, toutes petites, rondes et rouges.

Après ce repas frugal, ils s'allongèrent, trop fatigués pour échanger un mot. Pourtant il fallait qu'ils parlent tous les deux. Malo savait qu'il devait mettre Siloa au courant de ses projets d'escapade. En même temps, ceux-ci semblaient si fous qu'il s'attendait déjà à la voir démonter tous ses arguments un à un. Depuis leur départ, elle ne proposait rien, mais réfutait tout ce qu'il proposait.

Il regarda l'eau et respira profondément. Il voulait chasser ce sentiment d'énervement permanent et réussir à le remplacer par quelque chose de constructif. Il passa la main sur la poche de son sac et sentit à travers la toile le coin d'un épais papier glacé. Un instant, il ferma les yeux et effleura la photo du bout des doigts.

Sa mère. Il avait passé les premières années de sa vie près d'elle. Il ne se souvenait plus de sa voix mais il gardait en mémoire l'éclat de son rire. Un rire en cascade. Il se souvenait aussi de ses mains. De grandes mains pour de grandes caresses. Sa mère était belle. Il le savait depuis toujours, mais avec cette

photo, il en avait maintenant la preuve. Sa mère était vivante. Gaie.

Il réfléchit à l'étrange couple qu'avaient dû former ses parents. Comment avaient-ils fait pour se rencontrer, ces deux-là ? Comment avaient-ils fait pour s'aimer ? Malo ne connaissait pas deux êtres plus opposés.

Ses premières années d'existence, Malo les avait vécues dans du coton. Ses premiers pas, l'odeur de sa mère, les couleurs vives d'un jouet...

Il ne savait pas pourquoi tout s'était dégradé. Il était trop petit pour se souvenir de quoi que ce soit avec précision, il avait à peine trois ans et, encore aujourd'hui, il se demandait s'il avait vraiment vécu les choses ainsi ou s'il interprétait ses souvenirs.

Ça avait commencé par des mots, entre son père et elle. Et lui, pour chasser la tension de la maison, l'appelait « ma maman chérie ». Chacun de ses gestes était destiné à lui prouver son amour et son besoin d'elle.

Malo avait été un enfant gentil, souriant. Vivant quand sa mère était pleine d'entrain, sage quand elle avait besoin de calme. Sensible à son visage qui s'assombrissait, à un mot, à une parole. Il interprétait ses regards. Il avait cette attention sans faille qu'ont parfois les enfants. Il avait probablement espéré pouvoir la retenir.

Les disputes s'étaient arrêtées net quand le ventre de sa mère avait commencé à s'arrondir. Et un étrange silence s'était installé dans la maison. Et plus sa mère grossissait, plus le silence s'alourdissait. Jusqu'à ce qu'il soit total.

Malo continuait à jouer son rôle. Enjoué et câlin avec sa mère, sage et intelligent avec son père.

Et Siloa était arrivée. Petite, charmante. Pleine de vie et de cris.

Quelques mois plus tard, leur mère avait disparu. Sans rien dire à Malo qui puisse le préparer à ce départ.

Le mutisme de son père était devenu encore plus pesant.

Les deux premières années, elle leur avait écrit pour leur anniversaire. Des cartes postales avec des petits mots et des dessins rigolos. Puis les courriers s'étaient espacés, et les années avaient passé. Quand leur père avait compris que le départ était

définitif, il avait recommencé à communiquer avec eux. D'abord pour les obligations de la vie quotidienne, puis pour le reste, mais toujours avec parcimonie, passant des soirées entières sans émettre un son. Ces silences abominables, Malo ne voulait pas les revivre avec Siloa. Pour lui, le silence était comme une absence, comme un mur qui coupe l'existence en deux.

En grandissant, Malo avait appris à se contenter de ce que leur père leur offrait. Mais le petit garçon parfait avait disparu à jamais. Malo était en colère. Une colère intérieure qui l'étouffait en permanence.

Il n'avait rien demandé pendant des années, rongant son frein, taisant son chagrin et gardant sa hargne au fond de son ventre. Il était devenu indépendant, volontaire, différent. Différent de l'image studieuse, obéissante et transparente que son père se faisait des enfants.

Le jour de ses dix ans, une dispute avait eu lieu. En ramassant le courrier, Malo avait vu une enveloppe envoyée par sa mère. Il en était sûr, car la carte postale reçue pour ses six ans était dans sa table de nuit et – à force de la lire – il connaissait par cœur les lignes rondes et courbes de son écriture. Il tendit le courrier à son père. Celui-ci l'avait lu en silence, debout au milieu de la pièce puis était parti sans faire de commentaires. Le soir au dîner, Malo avait voulu avoir des renseignements. Son père avait refusé de parler d'elle et Malo avait déclaré sa grève de la faim. Il était resté planté devant son assiette. Du dîner au petit-déjeuner. Quand son père l'avait retrouvé le matin au même endroit, il s'était assis en face de lui, avait retiré ses lunettes et les avait essuyées, puis il avait planté ses yeux dans ceux de son fils.

Deux têtes de mules au-dessus d'une assiette.

Au bout de quelques minutes, son père avait dit :

— Elle est au Maroc. Elle travaille pour une association de peintres marocains. Elle ne dit rien de plus.

Il avait remis ses lunettes, s'était levé et était parti dans son bureau.

Rien de plus.

Mais pour Malo qui savourait sa victoire, c'était déjà énorme. Rien de plus, mais il savait qu'elle était vivante. Qu'elle existait

encore, qu'elle était quelque part. Et justement, pour un enfant de dix ans, ce « rien de plus » était déjà un trésor.

C'est ce que Malo expliqua à Siloa ce soir-là. Il parla du silence qu'ils devaient rompre, et de sa mère quelque part au Maroc.

— Au Maroc ? répétait Siloa incrédule, et c'est là-bas que tu veux qu'on aille ?

— Oui, ce n'est pas si loin que ça. Tu sais, le Maroc, c'est juste en dessous de l'Espagne après tout.

— Je sais où est le Maroc ! rétorqua-t-elle.

— Je pensais qu'on pourrait continuer à marcher jusqu'à Chalon. Ça fait environ soixante kilomètres. C'est une grande ville, je suis sûr qu'on trouvera un train pour l'Espagne de là-bas.

— Et pour aller au Maroc ?

— On verra quand on sera par là-bas.

— Et pour retrouver sa trace ?

— Si on arrive à aller jusque là-bas, on retrouvera sa trace !

— Ouais...

Ce n'était pas un « ouais » très convaincu mais ce n'était pas un « non ».

— Siloa, tu as une autre idée ?

Elle soupira et ne répondit pas.

Malo enchaîna sur le deuxième point sensible qu'il voulait aborder :

— Maintenant, on vide les sacs et on fait le tri.

Son ton ne laissait place à aucune discussion. Pour montrer sa détermination, il se leva, alla chercher son bagage et commença à le vider, minutieusement.

Il aligna les affaires par terre, espacées les unes des autres pour bien les voir. Siloa se joignit à lui. Elle vida d'abord les poches de côté, puis ouvrit les sangles de devant et sortit son étui à violon. Malo s'arrêta, incapable de faire un commentaire. Il se retint de s'insurger et comprit enfin pourquoi elle ne s'était pas plainte une seule fois du poids de son sac. Elle ne voulait

pas laisser son violon et était prête à tout plutôt que de l'abandonner.

Pour Malo, le violon ne faisait pas partie du nécessaire, pour elle c'était indispensable.

Il contempla les tas. Tout était là. Et ils savaient tous les deux qu'il fallait en sacrifier une partie. Puis Malo attaqua par ce qui lui semblait le plus facile :

— Les couverts, ce n'est pas vraiment la peine, jusqu'à présent on n'en a pas eu besoin.

— Jusqu'à présent on n'a pas mangé, Malo !

Ils mirent la fourchette de côté et le tri se transforma en jeu. Chacun son tour, ils enlevaient quelques affaires. Ils ne prirent qu'un vêtement de rechange, un pull chacun, et se promirent d'acheter de quoi nettoyer leurs habits. Malo déchira les pages de l'atlas routier pour ne garder que les feuilles qui indiquaient la route jusqu'en Espagne. Il admira l'organisation de Siloa qui avait pensé à des tas de petites choses – à croire qu'elle avait fait souvent ses valises. Une brosse à dents. Un shampoing qui ferait aussi office de savon. Une trousse, qu'ils sacrifièrent pour ne garder finalement qu'un stylo. Un petit carnet.

— Ton violon, je dis pas, mais le boîtier...

— Sans boîtier, je vais l'abîmer.

— Mais ça double le volume !

— Avec un violon abîmé, je ne peux rien faire.

— Tu dois laisser ton recueil de partitions.

— Sans partitions, je ne peux pas jouer.

— Siloa, c'est lourd, ça tient de la place, tu n'en as pas besoin d'autant, les partoches on peut en trouver partout.

— Je les porterai.

— Si tu les portes, ça veut dire que je vais porter autre chose à la place, ça revient au même.

— Je garde le recueil.

— Tu gardes la moitié du recueil, tu n'as qu'à jeter ce que tu connais par cœur et ce qui est trop dur. Garde le minimum.

Ils constatèrent qu'il manquait beaucoup de choses, une gourde, un briquet, des tennis pour Siloa, des chaussettes de rechange... Ils pourraient toujours acheter ça au prochain

commerce. Malo sortit un petit porte-monnaie en cuir et compta ses sous :

— Cent soixante-cinq euros, annonça-t-il.

Il savait qu'ils n'iraient pas loin avec ça. Pas jusqu'en Espagne en tout cas, encore moins jusqu'au Maroc. Mais il fallait bien s'accrocher à quelque chose. Siloa sortit sa fortune et déclara :

— Quatre cent cinquante.

— Quatre cent cinquante euros ! Mais Siloa, comment tu as fait pour avoir autant d'argent ?

— Je n'ai pas acheté de vélo !

Il accusa le coup. Son vélo... Voilà ce qu'il aurait dû prendre. Avec un vélo, on va deux, peut-être même trois fois plus vite ! Il aurait pu mettre les affaires dans une sacoche et porter Siloa sur le cadre. « Encore une erreur, songea-t-il, à ajouter à la longue liste des erreurs et des ratés. » Mais il apprendrait. Ils apprendraient tous les deux. Et un jour, Malo en était sûr, il ne ferait plus d'erreurs. Alors il n'aurait plus de raisons de regretter ou d'être en colère.

Cette nuit-là, le froid se fit plus mordant. Malo se releva pour mettre son pull et couvrit sa sœur du sien. Puis une nouvelle fois, il regarda les étoiles et hésita à se laisser glisser dans le sommeil. Quand il s'endormait, il entendait un crissement de freins puis le bruit d'un choc. Il voyait un grand flash blanc suivi d'un noir total. Et chaque fois, dans un cri étouffé et en proie à la panique, il ouvrait les yeux sur le ciel et contemplait l'espace, cherchant à s'apaiser, luttant pour ne pas rejoindre ses cauchemars.

Au matin, il trouva Siloa en train de composer, avec les pages qu'il avait arrachées de l'atlas, une reconstitution géante des routes de France. Il frotta ses yeux et se redressa, douloureusement. Siloa s'approcha de lui :

— En fait, ça ne marche pas vraiment parce que je n'ai qu'un côté.

Il la regarda sans comprendre. Son air ahuri la fit sourire :

— Oui, les pages sont imprimées des deux côtés, alors en fait, je n'ai que la moitié de la carte, donc qu'une moitié de France. Tu viens, on s'en va, j'ai faim.

Ils reprirent la route – la même que la veille –, abandonnant derrière eux leur petit tas d'affaires. Une nouvelle fois, ils n'échangèrent que peu de paroles. Leurs sacs délestés leur parurent légers en partant, mais s'alourdirent au fil des heures.

Au milieu de la matinée, ils firent une halte à Arnay-le-Duc. Une supérette accueillit Malo. Elle ne comportait que trois rayons et un bac de produits frais au fond. La vendeuse était plongée dans une revue et répondit du bout des lèvres au « Bonjour » de Malo. En voilà une au moins qui ne lui causerait pas de problèmes !

Il acheta un gros pain, du fromage, un paquet de biscuits, quatre yaourts. Il fut tenté par des boîtes et un ouvre-boîte, mais il voulait économiser un maximum. La viande et le jambon étaient trop chers, une bouteille de lait trop lourde. Il ajouta quand même à son panier deux bananes, une boîte d'allumettes, un paquet de mouchoirs, deux petites bouteilles d'eau et un lot de trois paires de chaussettes pour enfant qu'il trouva en promotion sur le présentoir.

Il posa le tout devant la caissière. La note s'éleva à onze euros. « Beaucoup trop », pensa-t-il. En même temps il n'avait pas vraiment le choix. Il retrouva Siloa à quelques mètres de là, assise derrière la fontaine.

— Tu crois qu'on peut manger là ? demanda-t-elle en lorgnant sur le sac en plastique.

— Je pense. Personne n'a l'air de se soucier de nous.

Ils s'assirent à l'abri des regards, dans le renforcement formé par le monument. Les ruelles étaient de toute façon désertes.

Siloa enleva ses chaussures. Ses talons étaient pleins de cloques et d'ampoules. Certaines saignaient. Elle alla tremper ses pieds dans le bassin d'eau fraîche.

Malo tailla de grandes tranches dans le pain et les posa devant lui sur le sac en plastique qui faisait office de nappe.

- Je ferais mieux de marcher pieds nus ! commenta Siloa.
- Il faut qu'on t'achète de bonnes chaussures.
- Et des pansements.

Sitôt sa première tartine avalée, Malo se sentit revivre. Il mangea son yaourt le plus doucement possible. Ils hésitèrent à se resservir. Manger leur avait ouvert l'appétit, mais Malo proposa de faire plutôt un goûter dans l'après-midi, après avoir marché deux ou trois heures.

Sous le regard déçu de Siloa, il referma le sac en plastique et se leva pour aller à la pharmacie.

Le petit carillon tinta et une femme au visage sévère arriva de l'arrière-boutique. Elle posa ses mains sur son comptoir en verre et le dévisagea :

- Que veux-tu ?
- Des pansements, s'il vous plaît.
- Quelle taille ?
- Je ne sais pas, pour des ampoules. Sur des pieds.

Elle sortit deux boîtes qu'elle posa devant lui et expliqua :

— Ceux-ci sont des pansements classiques, et ceux-là des « seconde peau », ils s'enlèvent d'eux-mêmes à la fin de l'ampoule. C'est ce qu'il y a de mieux pour marcher ou travailler quand on a mal.

Il regarda furtivement les étiquettes. À huit euros contre deux cinquante, il désigna les classiques.

- Et vous auriez quelque chose contre les bleus ?
- Contre les bleus ? Non, une fois que l'hématome est là, il faut attendre qu'il passe. Je peux te donner une crème à l'arnica.

Elle le regardait avec des petits yeux perçants. Il ne se donna pas le temps de réfléchir au prix et acquiesça pour dissimuler son hésitation.

Pendant qu'elle tapait les chiffres sur la caisse enregistreuse, elle demanda :

- Et pour les ampoules, tu as de quoi les désinfecter ?
- Oui, à la maison.
- Bien.

Elle appuya sur une touche et la caisse sonna. Malo tendit un billet.

- Tu habites dans le coin ?

Elle semblait questionner comme ça, pour la forme, mais Malo se demanda pourquoi elle l'observait à ce point. Il répondit du tac au tac :

— Oui. À quelques kilomètres d'ici.

Ce qui était vrai après tout. Elle lui rendit sa monnaie, le sachet et ne le quitta pas du regard jusqu'à ce qu'il ait franchi la porte.

« Surtout, ne pas courir », pensa Malo. Il ordonna à ses jambes de se calmer mais, arrivé devant Siloa, il bafouilla :

— On s'en va, vite !

Siloa chargea son sac à toute vitesse sans la moindre question et prit ses chaussures dans sa main libre.

Ils filèrent.

Loin du bourg et loin de la route, au milieu d'un petit chemin de traverse, ils s'arrêtèrent pour se soigner. Malo s'occupa de Siloa qui hérita d'une constellation de pansements sur chaque pied, d'une paire de chaussettes neuve et d'un sourire ravi.

Puis Malo enleva sa chemise et Siloa appliqua la crème sur la gigantesque contusion. Elle fit pénétrer en frottant le plus doucement possible avec la paume de sa main.

— C'est énorme, Malo.

— Je sais.

— C'est peut-être grave !

— Si c'était grave, je n'arriverais pas à marcher avec des kilos sur le dos !

Elle se tut et acheva son massage avec application. Puis, vaillamment, ils reprirent la route.

Malo voulait s'éloigner du village. Si cette femme ne l'avait pas reconnu, rien ne disait qu'elle ne verrait pas leur photo sur le journal plus tard. Alors elle ferait le lien, et une voiture de police ne mettrait que quelques minutes pour franchir les kilomètres qu'ils avaient parcourus en plusieurs heures. Les retrouver ne serait pas bien difficile.

Il avait profité de la pause pour regarder sur la carte. S'ils changeaient d'itinéraire régulièrement, prenant des chemins plutôt que la route, ils brouilleraient les pistes. Mais cela

impliquait un nombre non négligeable de jours de marche en plus. Il renonça.

Ils firent deux pauses dans la journée. Chaque départ leur sembla plus difficile et ils mettaient de plus en plus de temps pour couvrir la distance espérée, si bien que, pour finir, Malo donna le signal de fin de journée.

Une fois encore, Malo repéra une rivière pour passer la nuit. Trouver un coin tranquille au bord de l'Ouche ne fut pas facile, et ils finirent par dégoter une berge isolée mais pleine de broussailles. Ils n'en pouvaient plus et se posèrent là.

Ils avaient fait vingt-deux kilomètres. Certes, à l'échelle de leur projet, c'était minuscule et même sur la carte, pourtant détaillée, le chemin parcouru paraissait tout petit. Mais Malo était quand même fier. Ils avaient mené cette journée à terme et l'avaient bien gérée : ils avaient de quoi manger et un coin protégé pour dormir.

Ils finirent leurs provisions, gardant juste un morceau de pain pour le lendemain matin.

Pendant qu'il faisait encore jour, Malo étala une nouvelle fois la carte devant lui. S'ils marchaient bien, ils pourraient atteindre la ville de Beaune le lendemain en fin de journée. Là, ce serait plus facile de faire des courses. Il devait bien y avoir une grande surface. Voilà ce dont ils avaient besoin, des gens, des passants. Ils allaient pouvoir entrer dans un commerce sans que personne ne s'intéresse particulièrement à eux, croiser des regards sans les redouter.

Il fallait qu'ils trouvent des baskets pour Siloa, peut-être même un pantalon en toile ou quelque chose de pratique pour remplacer ses habits d'école. Et pourquoi pas une vraie gourde et des ponchos ou des plaids pour la nuit ?

Le mieux serait d'arriver en ville assez tôt et d'y passer une partie de la matinée. Pour cela, il faudrait s'arrêter une dernière fois dans la campagne demain soir. Il se voyait mal chercher de quoi dormir en plein centre ville !

Pour Chalon, il leur faudrait encore deux ou trois jours de marche. Là, ils pourraient se renseigner sur des trains. Les kilomètres ne représenteraient alors plus la même chose...

Il releva les yeux de la carte, satisfait de son programme.

Siloe avait sorti son violon et frottait les cordes, jouant le plus doucement possible. Peu à peu, oubliant la prudence, elle mena son archet avec plus de force. La mélodie emplît l'air, roulant au vent, se mêlant au bruit de la rivière. Quand la dernière note s'éteignit, Malo releva les yeux. Siloe tenait toujours le violon contre son menton, mais sa main droite et son archet reposaient par terre.

— C'était très beau, dit-il.

— C'est le morceau que je devais jouer pour la fin du stage.

— Je sais.

— On est jeudi.

— Je sais ça aussi.

Il la regarda, assise et immobile dans un triangle de lune.

Au bout d'un long moment, elle se leva et rangea son instrument dans son étui. C'était un beau violon, un « cadeau exceptionnel » avait dit son père en lui confiant l'instrument. Malo ne savait pas ce que ce bois-là avait d'exceptionnel, mais il savait ce que Siloe pouvait en faire.

5

MALO S'ÉVEILLA EN FRISSONNANT. L'air était humide, il faisait à peine jour. Il chercha dans son sac les allumettes et en gratta une pour mettre le feu au petit tas de brindilles ramassé la veille. Le bois crépita, fuma, hésita, puis les flammes prirent le dessus et se mirent à danser. Malo cassa des petites branches pour les disposer au milieu du foyer et le feu grandit encore, réconfortant.

Quand Siloa ouvrit un œil, le reste du pain était piqué sur des petites baguettes en bois et grillait tranquillement. L'odeur la tira définitivement du sommeil. Elle se leva et vint s'asseoir près de son frère. Elle glissa ses genoux sous son pull et les entourra de ses bras. Elle laissa son regard se noyer dans les flammes. Le feu crépita et Malo attrapa une pique qu'il tendit à sa sœur. Elle la prit, souffla sur le pain brûlant et mordit dedans de bon cœur.

Quand les dernières miettes furent avalées, ils éteignirent le feu en le couvrant de terre, puis par prudence, ils versèrent dessus l'eau de la rivière avec les bouteilles en plastique. Ils les remplirent une dernière fois et les rangèrent dans les poches de leurs sacs.

Le réconfort du pain chaud s'estompa dès le premier kilomètre. Ils marchèrent, en silence. Sans entrain. Siloa avait de plus en plus mal aux pieds et ne manquait pas de le signaler.

De temps en temps, elle enlevait ses chaussures pour continuer pieds nus. Les pauses se firent de plus en plus rapprochées, de plus en plus longues. Siloa demandait grâce à chaque fois, mais Malo tint bon. Il ne se laissa pas convaincre, la

motiva, l'encouragea et pour finir chargea son propre sac d'affaires supplémentaires.

Pour le déjeuner, ils achetèrent de quoi faire deux sandwiches et Malo prit une boîte de raviolis pour le soir puis, pour se donner le courage de repartir, ils s'offrirent une glace. Le total s'éleva à sept euros. Cette fois, ils ne prirent pas le risque de s'arrêter dans le village pour manger. Siloa changea les pansements qui se décollaient au fur et à mesure qu'ils frottaient dans ses chaussures. Depuis un moment déjà, elle boitait à chaque pas.

Ils parlèrent peu et Malo avait même du mal à réfléchir, comme si l'effort fourni pour avancer était tellement intense qu'il n'avait plus d'énergie pour le reste.

Ils mirent longtemps avant de trouver où s'arrêter pour dormir. À perte de vue, les domaines viticoles interdisaient toute intimité. Ils finirent par apercevoir un petit bois en haut d'une vigne et se dirigèrent résolument vers lui. Ils ne voulurent pas prendre le risque d'allumer un feu, à cause des propriétés voisines d'où quelqu'un aurait pu apercevoir la lueur des flammes. Aucun d'eux ne fit de commentaire en mangeant les raviolis froids, à même la boîte.

Ils se roulèrent dans leur pull, prirent leurs sacs comme oreillers et s'endormirent.

Malo ouvrit les yeux brusquement. Autour de lui, tout était noir. Seule la lune éclairait un peu l'épaisseur de la nuit à travers les branchages. Il y avait un bruit. Oh, pas un gros bruit qu'on distingue rapidement, mais un petit bruit. Un bruissement. Inquiet, il tendit l'oreille. Le bruit s'était arrêté puis avait repris. Il songea à un sanglier ou à un renard. Il hésita un moment, tenta de se raisonner, de calmer son effroi, puis décida d'aller réveiller Siloa pour pouvoir partir si le danger se précisait. Il se mit à quatre pattes et avança prudemment vers sa sœur. Le bruit se rapprochait. Quand il toucha le bras de Siloa, il comprit que c'était elle qui reniflait. Elle pleurait.

— Siloa ?

Elle se redressa d'un coup. Leurs deux visages étaient à quelques centimètres l'un de l'autre.

— Oh, Malo ! murmura-t-elle d'une petite voix cassée par le chagrin.

Malo garda le silence, ne sachant pas comment réagir. Son père dissimulait toujours ses émotions et aurait dit quelque chose comme « Allons, allons ! » d'une voix gênée. Puis il serait parti pour montrer sa désapprobation.

Sur le même ton, Malo eut envie de souffler : « Rendors-toi, demain la route est longue. »

Mais il ne put pas. Devant la détresse de sa sœur, le souvenir des grandes caresses et du parfum de sa mère l'envahit d'un coup. Avec hésitation, il tendit la main vers la chevelure brune et l'attira contre lui. Siloa se laissa tomber contre sa chemise et se mit à pleurer à gros sanglots.

Et Malo grandit d'un coup. Il comprit que sa tête de mule de frangine n'avait que dix ans. Il comprit aussi qu'elle n'avait jamais eu de mère et n'avait pas comme lui ce souvenir précieux et fragile qui lui donnait sa force – et parfois sa révolte. Il comprit surtout qu'elle n'avait plus que lui pour veiller sur elle et qu'il n'avait pas le droit de se tromper. Pour elle. Pour cette confiance qu'elle lui accordait depuis le début.

Une petite voix murmura contre lui :

— Je n'y arriverai pas.

— Bien sûr que tu y arriveras, je suis là avec toi. On y arrivera ensemble.

— J'ai mal aux pieds. J'ai faim, j'ai mal au dos.

— C'est tout ? reprit-il avec un sourire forcé, parce que moi, j'ai aussi mal aux cuisses et au cou, et je rêve d'un vrai oreiller, tu sais avec des plumes et une taie toute douce.

Elle le regarda gentiment à travers ses larmes et reprit :

— Moi, je rêve de jouer du violon. Tous les jours. Sans avoir peur de me faire entendre. Je rêve aussi d'un livre. Pour lire le soir, pour penser à autre chose...

— Moi, je rêve d'un banana split, avec plein de chantilly. La seule chose dont je ne rêve pas en fait, c'est de retourner au collège.

— Mais c'est les vacances ! De toute façon tu n'irais pas !

Malo sourit. Elle avait repris sa petite voix incisive et sa logique imparable. Ils s'allongèrent l'un à côté de l'autre, se touchant presque pour ne pas briser l'union fragile.

— Tu vois cette constellation, reprit Malo, c'est la Grande Ourse. C'est la plus connue de toutes, parce qu'elle se repère bien.

— Où ça ?

— Là !

Il montra du doigt à travers les branchages et poursuivit :

— Tu vois cette étoile ? Et l'autre à côté, elles en font partie. Regarde, on dirait une grande casserole.

Il garda les yeux fixés sur le point de lumière et se demanda si, au Maroc, le ciel était le même.

— Quand on sera à Chalon, on prendra un jour de pause. On pourra aller au cinéma par exemple...

— Et après, Malo... est-ce que tu as pensé... je veux dire, si on la retrouve. Et qu'elle ne veut pas de nous...

Non, il n'y avait pas songé. Ça ne faisait pas partie des possibilités. C'était trop douloureux et cela réduisait à néant tous ses projets, tous leurs efforts. C'était une idée tellement inconcevable qu'il ne comprenait même pas pourquoi Siloa l'évoquait. Ou plutôt si, Malo comprenait. Siloa ne connaissait pas leur mère. Pas autant que lui en tout cas, elle ne nourrissait pas les mêmes rêves.

— Tu sais, Siloa, notre maman est quelqu'un de très doux, de très gentil. Quand j'étais petit, elle invitait du monde à la maison, elle riait, elle...

Il s'étouffa dans ses souvenirs.

— Elle nous prendra près d'elle car on est ses enfants. Dès qu'elle nous verra, elle comprendra qu'on a besoin d'elle et qu'elle, elle a besoin de nous. Elle nous reconnaîtra, et nous gardera. Ne t'inquiète pas pour ça, une maman c'est pour la vie, quoi qu'il se passe. Ce qu'il faut, c'est trouver un moyen d'aller là-bas. Après, je sais que tout ira bien.

— Mais pourquoi ? Pourquoi tout irait bien ?

— Parce qu'on le mérite !

Il n'était pas sûr que sa tirade ait été très convaincante, mais elle suffit apparemment à apaiser Siloa. Elle se tourna sur le

côté et, quelques instants plus tard, une respiration légère et régulière apprit à Malo qu'elle s'était rendormie.

6

BEAUNE LES ACCUEILLIT vers midi.

Comme prévu ils trouvèrent à l'entrée de la ville une grande surface où ils se perdirent pendant plus d'une heure, arpentant les rayons, cherchant méthodiquement le plus utile et le moins cher. Ils prirent des tennis et un pantalon en solde pour Siloa, des pansements et du désinfectant, une brique de jus de fruit, une grosse miche de pain en promotion, deux fromages, des yaourts, des sardines en boîte, un paquet de beignets, des bananes, un tube de lessive à la main. Au rayon librairie, Malo fureta dans les livres de poche pour enfant. Le titre de l'un d'eux, *En route !*, le laissa rêveur et il le prit pour sa sœur. Ils trouvèrent encore une gourde isotherme dont le prix – deux euros – convainquit Malo, ainsi que deux couvertures de survie. Le papier argenté et léger semblait correspondre exactement à leur besoin pour les nuits fraîches. Après mûre réflexion, mettant en balance leur budget et leur moral, Malo ajouta une grosse tablette de chocolat et une brique de lait.

La note – quarante-huit euros – fut dure à digérer, mais ils avaient ce qu'il fallait pour plusieurs jours.

Malo accorda une demi-journée de repos. Ils s'installèrent dans un square, enfants parmi les enfants. Siloa, pieds nus sur le banc, se plongea dans son livre, ne relevant la tête que pour manger. Malo observa les petits sur les tourniquets et les balançoires, réfléchissant à la suite du parcours et à leur budget.

Dans l'après-midi, ils quittèrent la ville et s'éloignèrent. Les derniers lotissements mirent du temps à disparaître et quand ils trouvèrent enfin à s'arrêter, il faisait déjà sombre.

Par prudence, ils préférèrent ne pas allumer de feu, ne sachant pas vraiment ce qui se trouvait autour d'eux. Ils mangèrent et finirent la brique de lait. « Toujours ça de moins à

porter », pensa Malo. En dépliant la couverture de survie, Siloa demanda :

— T'es sûr que ça marche, ce truc ?

Il haussa les épaules et s'enroula dedans, dans le bruissement du papier aluminium.

— Je ne sais pas si ça sert à quelque chose, mais en tout cas, si tu t'enfuis, je t'entendrai !

Malo s'éveilla une première fois avec la lumière du jour. Dans un demi-sommeil, il se retourna pour chercher à gagner quelques minutes avant de se lever quand le bruit d'un moteur s'approchant à grande vitesse le réveilla définitivement. Le temps de comprendre que le véhicule se dirigeait droit sur eux, c'était trop tard. Le gros 4 x 4 s'arrêta à quelques mètres de leur campement de fortune et un jeune homme en sortit, claquant la portière. Son visage rouge de colère leur fit comprendre la situation avant même qu'il n'ouvre la bouche. Malo se mit debout, prêt à l'affronter ou à décamper. Autour de lui, les vignobles s'étendaient à perte de vue et l'homme se planta en face d'eux, bloquant le chemin de toute sa colère :

— Hé les gosses, qu'est-ce que vous faites ici ? Dégagez, vous êtes sur une propriété privée !

Siloa, pragmatique, était déjà en train d'enfourner toutes les affaires en vrac dans les sacs. Malo tenta une réponse :

— On savait pas, désolé...

— Vous saviez pas quoi ? On n'entre pas chez les gens comme ça ! Je vous laisse dix secondes pour disparaître ! Dix, neuf...

Il se tenait debout devant eux, bien campé sur ses deux jambes dans son bleu de travail. Dans ses mains, il tenait un sécateur qu'il brandissait en l'air à chaque décompte.

— Huit, sept, six...

À toute vitesse, ils finirent de ranger leur fatras.

— Deux, un, zéro ! Maintenant, j'appelle les flics !

Il sortit un portable de sa poche au moment où Malo et Siloa s'engagèrent en trébuchant dans le chemin qui menait à la

route, le bousculant à moitié. Ils ne mirent pas longtemps pour rejoindre le bitume et s'assirent pour reprendre leur souffle.

— Tu parles d'un réveil ! marmonna Siloa.

Ils se regardèrent et éclatèrent de rire.

— N'empêche, s'il appelle la police...

— Il faudrait se cacher et l'observer, mais je ne pense pas qu'il le fasse.

Ils regardèrent les rangées alignées de vignes autour d'eux.

— On n'a qu'à faire du stop. Juste pour cette fois.

Malo étudia cette proposition. Si l'homme exécutait sa menace, la police se déplacerait-elle pour une plainte contre deux enfants ? Et si elle le faisait ? De toute évidence, ils ne pouvaient pas prendre le risque de rester ici. Mais faire du stop n'était pas sans danger. Il se décida :

— Bon, alors juste pour cette fois, mais je te préviens, tu n'ouvres pas la bouche !

Il se plaça sur le bord de la route, Siloa près de lui. Il fit un signe de la main à la première voiture qui passa. À leur grande surprise, elle s'arrêta. La fenêtre s'ouvrit sur le visage d'une femme rondelette aux joues rouges de chaleur. Elle ne leur laissa pas le temps de parler et demanda en secouant ses boucles :

— Vous êtes perdus, mes p'tits ?

C'était gagné d'avance.

— Oui, enfin non, pas vraiment. On doit rejoindre notre père, mais ma sœur a égaré l'argent du bus, alors on a peur de se faire gronder...

Il laissa sa phrase en suspens. Siloa le foudroya du regard, mais ne pipa mot. La femme hésita sur la conduite à tenir. Elle passa sa langue sur ses lèvres.

Malo reprit :

— En fait, on pensait faire la route en marchant, mais on se rend compte que c'est trop long. On a peur que papa s'inquiète...

La femme secoua la tête tandis qu'elle réfléchissait à sa décision, ses bouclettes tressautèrent en rythme, puis elle regarda Siloa, comme si elle attendait qu'elle parle à son tour.

Siloa jeta un coup d'œil à son frère. Son regard narquois donna à Malo envie de l'étrangler. Elle minaуда :

— C'est moi qui ai eu l'idée de faire du stop. En fait, Malo avait peur qu'on tombe sur un homme bizarre, alors on est très contents que ce soit vous qui vous arrêtiez. Vous comprenez ?

La femme comprenait. Elle fit un grand sourire à Siloa et ouvrit la portière. En posant son sac sur le siège, Siloa adressa un sourire vainqueur à Malo. Ils s'engouffrèrent dans le véhicule, tous les deux à l'arrière. Ils attachèrent les ceintures, comme elle le leur demandait. Quand Malo entendit le « clic » métallique de l'attache, il se remémora soudain le dernier « clic » qu'il avait entendu : celui qu'il avait fait en se détachant après l'accident. Une boule monta dans sa gorge, alors que le véhicule démarrait. Siloa, pleine d'entrain, donnait des explications à la femme qui répondait en lui jetant des coups d'œil complices dans le rétroviseur.

Il faillit demander d'arrêter le véhicule. Il ne voulait pas se forcer à faire bonne figure pour gagner quelques kilomètres. Il avait besoin d'air, de s'enfuir et de hurler. Il s'affaissa sur la banquette et se composa un visage indéchiffrable en laissant ses yeux errer sur le paysage.

Alors que Siloa continuait à bavarder, il tenta de se concentrer sur autre chose, mais tout le ramenait à ce moment – terriblement long – où il avait compris qu'ils avaient quitté la route et à cet instant suspendu, juste avant la violence du choc. Il laissa la nausée l'envahir.

Malo sentit une petite main appuyée contre son genou. Il ouvrit les yeux, la voiture était arrêtée et Siloa lui dit :

— On est arrivés !

Elle semblait s'être beaucoup amusée. Ils descendirent. Quand le véhicule démarra, Siloa poussa le vice jusqu'à agiter la main en guise d'au revoir. Par la vitre arrière, ils virent la femme agiter la sienne.

Les jambes coupées, Malo s'assit sur son sac. Siloa s'installa près de lui.

— Tu es tout pâle.

— Tu es complètement folle !

Siloa n'apprécia pas la remarque :

— Je ne suis pas folle, Malo, j'ai fait ce qu'il fallait pour qu'elle nous emmène le plus loin possible. Elle a même failli nous conduire jusqu'à Chalon, mais elle avait un rendez-vous...

Il ne répondit pas.

— Tu te rends compte du nombre d'heures de marche qu'on a évitées !

— C'est un coup de chance, Siloa, on aurait pu tomber sur quelqu'un de complètement tordu, ou sur quelqu'un de plus curieux !

— Mouaih...

— Tu m'as appelé « Malo » devant elle ! Il ne faut jamais donner nos vrais prénoms aux gens !

Siloa ne répondit pas. Il l'avait vexée. Pourtant c'est vrai que grâce à elle ils s'en étaient bien sortis. Il consentit :

— Bon, d'accord. Tu t'es bien débrouillée et je ne t'avais pas dit pour les prénoms...

— Dans ce cas, il faut chercher des faux noms ! Tu pourrais t'appeler... Hugo ou Marco, Charlie, Antoine...

Il se prêta au jeu, plus pour lui faire plaisir que par envie. Il ne voulait pas casser son bel entrain.

— Paul, Pierre, Peter...

— Peter Pan ! s'esclaffa-t-elle, et moi Wendy !

— Ou Clochette, et moi Crochet !

— Tarzan et Jane !

— Rox et Rouky !

Cette fois, elle éclata de rire.

La proximité de Chalon – leur première victoire – leur donna de l'élan et ils marchèrent d'un bon pas. Il ne leur restait qu'une dizaine de kilomètres, l'affaire de trois heures tout au plus. Après ils auraient encore le temps d'aller à la gare se renseigner avant de chercher un endroit où s'installer pour la nuit. L'escale à Beaune leur avait appris que sortir d'une agglomération n'était pas facile. Il fallait déjà trouver la bonne

direction, puis les dernières maisons s'étendaient souvent sur des kilomètres.

Au pire, ils pourraient peut-être s'installer dans un parc ou même dans le jardin d'une habitation qui semblait vide...

Malo espérait trouver un train qui les emmènerait jusqu'au sud de l'Espagne. Il existait probablement des trains de nuit. S'endormir en faisant tous ces kilomètres devait être magique. Et si un train partait tout de suite, ce serait l'idéal, ils n'auraient pas besoin de se casser la tête pour trouver où dormir.

L'entrée de la ville fut comme Malo l'avait redouté : longue, avec des tas de routes qui s'entrecroisent et des zones commerciales à n'en plus finir. Ils marchèrent sur le bas-côté un long moment en essayant de faire vite pour ne pas rester trop de temps si près des véhicules lancés à toute vitesse.

Un tas de déviations empêchaient les voitures d'entrer dans les rues principales et créaient une cacophonie de bruits de moteurs ponctuée de coups de klaxons impatients. Malo demanda plusieurs fois le chemin de la gare.

Malgré cette arrivée désagréable, un air de fête chantait dans son cœur. Ils avaient réussi !

Quelle victoire ! Six jours de marche...

La gare se découpa enfin devant eux. Un parking accueillait les voitures qui déposaient et récupéraient inlassablement des voyageurs. Un grand nombre de jeunes attendaient debout devant les portes d'entrée ou assis sur les bancs, leurs sacs à leurs pieds.

L'effervescence était surprenante, vu la taille du bâtiment.

Les deux enfants entrèrent et regardèrent autour d'eux le grand tableau d'affichage, le quai à travers la porte transparente, les écrans qui donnaient les horaires d'arrivées. Résolument, Malo se dirigea vers les guichets, suivi de sa sœur. Dans la file d'attente, il réfléchit à la manière la plus subtile de poser ses questions afin d'obtenir un maximum de renseignements. Un guichet se libéra enfin. Tous deux s'avancèrent et posèrent leur sac par terre. L'homme derrière la vitre leva un visage interrogateur vers eux.

— Bonjour, monsieur, je voudrais connaître les horaires des trains qui vont au sud de l'Espagne.

— Pour quand ?

— Le plus tôt possible s'il vous plaît.

L'homme pianota sur son clavier et demanda encore :

— Quelle ville ?

— La ville la plus proche du Maroc.

L'homme releva la tête et regarda Malo avec surprise.

— Vous ne connaissez pas la ville où vous allez ?

— Non. En fait je pensais qu'il y en avait peut-être plusieurs mais que les trains n'y allaient pas tous... Mes parents voulaient un train de nuit.

L'homme se gratta le menton. Il pianota de nouveau sur son clavier, puis se gratta encore le menton.

— Je peux vous proposer un Paris-Madrid. De là vous trouverez les correspondances qu'il faut pour partout en Espagne.

— Oui, c'est bien... confirma Malo en se demandant où était Madrid exactement.

Silva devait savoir, sinon ils iraient dans une librairie regarder dans un livre.

Déjà, l'homme reprenait :

— Alors... Chalon-Dijon, 14 h 52 - 15 h 26, changement pour Paris 16 h 11, arrivée 17 h 53, départ de Paris pour Madrid en train de nuit à 19 h 43, arrivée à 9 h 13 le lendemain matin. Mais le Paris-Madrid est complet pour demain.

— Ah, il n'y a pas d'autres trains ?

— Non, il n'y a qu'une correspondance par jour. Alors demain... non, le 24... non, il reste des places à partir du 25.

— Et le tarif ?

— Pour combien de personnes ?

— Nous deux.

— Vous deux ? Mais vous avez quel âge ?

— Onze et quinze ans, mentit-il avec aplomb.

Une nouvelle fois, les doigts de l'homme s'activèrent sur le clavier et il se concentra sur l'écran. Il imprima un bordereau avec les horaires qu'il tendit à Malo.

— Quatre cent trente-neuf euros et quatre-vingt-dix centimes.

Comme Malo observait le papier, il s'inquiéta :

— Mais vous voyagez sans accompagnateur ? Comment vous allez faire pour les changements de train ? Et la frontière ?

Malo bafouilla :

— Oh... je... on ne sait pas encore, mais je me débrouille très bien.

L'homme plissa des yeux :

— Vos parents ont obtenu une autorisation de sortie de territoire à la mairie ?

Malo hésita encore et ce fut Siloa qui répondit d'une voix posée :

— De toute façon, ce n'est qu'un projet de vacances, on venait juste prendre les informations pour notre mère.

L'homme soupira :

— Bon, dites-lui de venir me voir pour acheter les billets. Je préférerais les lui vendre à elle directement. Qu'elle n'oublie pas l'autorisation ainsi que vos papiers d'identité.

L'homme fit signe aux personnes suivantes de se rapprocher. Malo recula.

En quelques mots, le guichetier avait anéanti tous ses rêves.

En sortant de la gare, ses chaussures pesaient des tonnes. Il s'effondra sur un banc en pierre près de lui. Tout était foutu, terminé, déchiré. Leur voyage s'arrêtait ici, gare de Chalon, sans même avoir mis les pieds dans un train.

Tout s'écroulait autour de lui. Il sentit ses yeux le picoter. Non, il n'allait pas pleurer, pas ici devant tous ces gens quand même !

Il se pressa les paupières avec son poing, voulant retenir les larmes qui cherchaient à glisser. Comment avait-il pu se fourvoyer à ce point sur ce qu'il était capable de réaliser ? Comment avait-il pu croire qu'il allait retrouver sa mère, alors qu'il avait perdu contact avec elle depuis des années ? Comment avait-il pu être si naïf ?

Si bête !

Rien que le prix du voyage était à hurler. S'ils dépensaient autant, il ne leur resterait presque rien pour le reste de la route. Impossible d'aller jusqu'au sud de l'Espagne avec cette somme-là, encore moins jusqu'au Maroc !

Mais le pire – le coup de grâce – était de comprendre qu'ils venaient de marcher six jours vers le sud, alors qu'il fallait aller à Paris !

Une petite voix cynique lui rappela que la première correspondance du train était Dijon, si proche de leur maison.

Chalon-Dijon, trente-quatre minutes de train.

Six jours de marche.

Il y avait de quoi rire ! Ils auraient dû prendre le train le premier jour. Avant que leur photo ne soit dans le journal et que la panique leur fasse choisir la mauvaise route.

Il avait réfléchi de travers.

Encore une fois.

— Malo...

La main de Siloa se posa sur son bras.

— Malo ne t'inquiète pas, on y arrivera.

Il ne prit même pas la peine de répondre.

7

— JE SUIS SÛRE qu'il y a des solutions, insista-t-elle, des choses auxquelles on ne pense pas, mais on trouvera.

Il releva la tête et la regarda. À quoi bon ? faillit-il demander. Cette embûche-là n'était que la suite d'une longue série qui n'allait jamais s'arrêter. Ils étaient des enfants et ça suffisait pour que rien ne soit possible.

Quoique jusque-là, ils ne s'en étaient pas trop mal sortis. Siloa n'avait peut-être pas tort. La solution du train était la plus simple, la plus évidente. Si elle ne marchait pas, cela ne voulait pas forcément dire que tout était fichu.

— Regarde, par exemple, ce camping-car, continua-t-elle.

Il releva la tête vers le parking en face d'eux.

— Je suis sûre qu'on pourrait monter dans la grosse boîte sur le toit et se cacher dedans !

L'idée fit sourire Malo. C'était un peu n'importe quoi, mais elle faisait un effort pour lui prouver sa détermination. Il retrouva un peu de courage :

— Allons dans un coin tranquille pour nous poser. On va manger et discuter. De toute façon, le prochain train avec des places pour Madrid est dans quatre jours.

C'est alors que Siloa remarqua l'affiche.

Elle était placardée partout autour d'eux, sur les feux, sur les devantures des magasins, sur les panneaux publicitaires. Une affiche qui annonçait un festival. Bariolée et pimpante, elle représentait un échassier rougeoyant marchant au-dessus d'une foule ahurie.

Silola s'écria :

— Malo, un spectacle ! Oui ! Allons voir un spectacle !

Son enthousiasme le surprit. Elle semblait avoir tout oublié. Pour un peu elle se serait mise à battre des mains. Un spectacle ? Mais il avait envie de réfléchir, de réfléchir au calme, pas de voir un spectacle !

En même temps, si Siloa pouvait y trouver du réconfort, elle avait bien mérité cette trêve. Pour lui faire plaisir, il acquiesça. Ils commencèrent à se diriger vers le centre de la ville. De-ci de-là, ils voyaient des groupes installer des décors, des tréteaux. Un marché d'artisans se mettait en place aussi. Il demanda plusieurs fois où ils pouvaient voir un spectacle. Un passant finit par leur désigner un homme qui criait :

— Journal du festival, programme du in, programme du off !

Malo s'approcha de lui et demanda :

— Je voudrais un programme, s'il vous plaît !

— C'est un euro !

Un euro ! Non, certainement pas pour ce journal.

— J'ai pas de sous.

— Ah, je suis désolé, mais ça fait partie des bénéfices, je ne peux pas te l'offrir !

Malo fit demi-tour. L'homme le rappela :

— En revanche, rien ne t'empêche de t'asseoir à côté de moi, de le regarder, puis de me le rendre !

Ils échangèrent un sourire. Malo prit le journal et le consulta. Il y avait des dizaines de spectacles sur les dizaines de places de la ville.

— Qu'est-ce qui est le mieux à votre avis ? demanda-t-il en rendant son bien au vendeur.

— Le mieux ? Je ne sais pas, le mieux c'est de se laisser guider, de flâner, et de s'arrêter dès que quelque chose accroche ton regard ou ton oreille. Si ça ne te plaît pas, tu t'en vas, si ça te plaît, tu donnes des sous.

— C'est obligé ?

L'homme éclata de rire :

— De quoi, de partir ou de donner des sous ? T'inquiète pas, va, rien n'est obligatoire ici !

Malo repartit en remerciant vaguement. Qu'avait-il voulu dire exactement ? Ils avancèrent et s'engagèrent dans les ruelles.

Depuis un long moment déjà, Malo regardait cette main. Posée près de lui, juste à côté de son genou, elle était pleine de petites cicatrices, sur les phalanges, sur les doigts, sur les poignets. Il était fasciné par cette peau brune mangée par le temps. Qu'est-ce qui avait pu provoquer autant de marques ?

Ils s'étaient tous les deux arrêtés sur une butte, face à une structure métallique. Beaucoup de monde s'était déjà installé là, et ils s'étaient assis au milieu de la foule sur l'herbe. Le dénivelé permettait à un nombre impressionnant de spectateurs d'admirer les artistes et créait l'effet d'un théâtre romain tout en verdure. Le spectacle avait commencé quelques minutes plus tard, et un groupe d'une dizaine d'acrobates avait investi l'espace au sol avant de monter sur les trapèzes pour offrir aux spectateurs des voltiges vertigineuses.

Siloa s'était plongée dans la contemplation des deux musiciens et du chanteur qui soutenaient les numéros aériens. Malo avait observé un bon moment le public et ses réactions spontanées, d'un même élan, comme si communément ils appréciaient ou admiraient le même détail au même moment. Ce langage lui était inconnu. Il ne pouvait pas réagir comme ça aussi vite. Il fallait qu'il observe et réfléchisse. Siloa, elle, souriait tout le temps. Dès que l'homme ouvrait la bouche pour chanter, elle ouvrait la sienne pour respirer, comme si elle vibrerait à sa place. Mais Siloa avait la musique en elle.

— Le spectacle ne te plaît pas ?...

Malo sursauta. Gêné, il releva la tête et cessa d'observer les cicatrices. Le propriétaire de la main, un vieil homme au sourire goguenard, semblait attendre une réponse.

— Si...

Malo reporta son regard sur la structure et sur le public. Non, le spectacle ne lui plaisait pas. Il n'avait pas le cœur à se laisser séduire. Il regardait un peu dans le vide, notant les mouvements, admirant quand même les prouesses. Lui plaire ? Qu'entendait-il par là, exactement ? Un spectacle doit plaire ? Un spectacle est tel qu'il est, il ne se serait jamais permis de juger ! Il n'avait probablement pas bien compris le sens de la

question. Malo essaya de se concentrer, mais ses yeux dérivèrent une nouvelle fois sur la main énigmatique.

Les artistes avancèrent devant le trapèze et saluèrent. Un gros brouhaha se fit entendre tout autour de lui. D'un commun accord, tout le monde se leva et s'éparpilla par petits groupes. Un bon nombre de spectateurs se dirigea vers la scène. Malo se demanda ce qu'ils faisaient tous, puis il comprit qu'ils jetaient des pièces dans le chapeau posé au sol. Quelle drôle de vie quand même que d'être obligé d'attendre la générosité des gens.

Siloa déboula vers lui :

— Viens, on va leur donner de l'argent !

— Impossible !

— Malo, il l'a dit ! L'homme au journal ! Il a dit que si ça plaisait, il fallait donner des sous. Et moi ça m'a plu !

— Siloa, on ne peut pas. Pas pour ça !

— On peut ! reprit-elle butée, c'est juste une question de choix !

Ils se toisèrent un moment. Siloa se tenait debout devant lui, le regard noir.

Et voilà, ils y étaient. Cette fameuse dispute allait éclater là, maintenant, et il ne pouvait pas la désamorcer sans céder. Le conflit était inévitable et Malo savait pourquoi. Ils n'avaient rien à faire là, ils auraient dû reprendre la route dès qu'ils avaient su que le train ne les emmènerait pas là où ils espéraient. Malo se promit de repartir. Vite.

Une voix s'éleva à côté d'eux :

— En même temps, ce n'est pas aux enfants de payer les grands.

Ils se tournèrent tous les deux vers le vieil homme qui n'avait rien perdu de leur empoignade. En s'aidant de sa main, il se redressa et leur adressa un petit signe avant de commencer de descendre le terrain, puis il se retourna et regarda Siloa :

— Si ça t'a vraiment plu, reviens à vingt heures, on rejoue et ça nous fera plaisir de te revoir.

— Je viendrai, promit-elle.

Il les planta là et rejoignit le groupe. Il alla vers chacun des artistes et leur adressa quelques mots.

Puis toute la troupe se mit à ramasser le matériel qui traînait alentour et commença à le ranger dans des camions garés juste à côté.

Malo se détourna. Ce qu'il contemplait là ne le concernait pas.

Ils s'allongèrent pour passer la nuit sur la butte d'où ils avaient observé les trapézistes en début d'après-midi et une deuxième fois à vingt heures, comme Siloa l'avait promis. Pendant un moment, Malo avait pensé quitter la ville pour revenir le lendemain, mais des petits groupes de festivaliers installaient leurs tentes çà et là, ou s'allongeaient à même le sol. Ils décidèrent donc de faire comme eux. Il n'osa pas sortir sa couverture d'aluminium pour ne pas faire trop de bruit. En revanche, il glissa la lanière de son sac dans sa main et conseilla à Siloa de faire la même chose. Il n'avait que moyennement confiance. Si leurs sacs disparaissaient, il ne leur resterait rien.

Le bruit s'estompa petit à petit. De temps en temps, du fond de son sommeil, il entendait un murmure se rapprocher, puis deux personnes parler et enfin les voix s'éloigner.

Puis il sentit quelque chose de chaud l'envelopper entièrement. Quelque chose comme une grande couverture. Il s'assit promptement. Une main se posa sur son épaule et une voix pleine de douceur lui dit :

— Tu me la rapporteras demain matin.

C'était le vieil homme qui, telle une ombre, descendit la pente pour rejoindre les camions. Siloa aussi avait été couverte d'une couverture brune. Malo se rallongea et se pelotonna sous cette chaleur réconfortante. Il se rendormit.

8

ILS NE SAVAIENT PAS TROP comment les aborder. Les couvertures bien pliées dans leurs bras, ils avaient d'abord attendu que la troupe se réveille. Et ça avait pris du temps ! Les uns après les autres, les artistes étaient sortis des véhicules puis avaient fini par se rassembler autour de quelques tasses et d'un énorme pain. Une jeune femme avait sorti une cantine métallique où chacun piochait du sucre, de la confiture, une cuillère...

Le vieil homme n'était pas encore apparu, mais Malo finit par se décider. Ils avancèrent à découvert et tentèrent un petit « bonjour ». Cinq paires d'yeux se levèrent sur eux.

— Nous venons rapporter les couvertures... Vous lui direz merci !

Il ne savait pas où poser sa charge. Le plus grand des hommes lui dit :

— Pose ça là, va !

Il désignait une autre cantine un peu plus loin. Malo s'exécuta.

— Vous voulez une tasse de café ? demanda la jeune femme.

— Non merci, s'empressa de répondre Malo, en même temps que Siloa répondait :

— Oui, merci !

Ils héritèrent tous deux d'un bol fumant et s'assirent par terre. Le café était chaud, sucré et ils burent lentement pour faire durer le plaisir. Un des acrobates se leva et rentra dans sa caravane, un autre sortit et se servit une tasse fumante en bâillant.

Malo se demanda s'il devait rincer son bol, mais comme il ne voyait pas de point d'eau, il le posa sur la cantine refermée, là où les autres avaient posé le leur, et ils partirent.

Cette seconde journée de festival ressembla à la précédente. Siloa était enchantée, Malo renfermé. Il calculait. Il avait pensé à plusieurs solutions, plus ou moins risquées. Mais celle qui dominait était de prendre le train jusqu'au sud de la France puis de passer la frontière à pied, en contournant les douanes. En Espagne, ils pourraient alors marcher ou trouver un train, selon leur budget. C'était difficile de savoir. Le train coûtait cher, mais en même temps il permettait d'économiser la nourriture des jours de routes. Avec combien pouvait-on vivre par jour ? Deux euros, trois euros en ne mangeant que du pain et du fromage ? Non, plus...

Le soir, Siloa insista pour retourner au spectacle de trapèze et Malo se surprit à admirer les prouesses des voltigeurs.

Un hurlement déchira la nuit et Malo se redressa, épouvanté. Tout était calme, le silence enveloppait les dormeurs. Effaré, le cœur encore battant, il se rendit compte que c'était lui qui avait crié. Il était en nage. Une nouvelle fois, une main bienveillante avait posé sur eux une couverture. Juste à côté de lui, le vieil homme était assis et regardait droit devant lui la structure métallique qui se découpait dans la nuit. On aurait dit un vieux sage indien.

— Je suis désolé, bredouilla Malo.

Le vieux sage tourna la tête vers lui, sourit et se leva.

« Pour un peu, il ficherait la pétoche », pensa Malo en regardant l'ombre s'éloigner.

En fait, l'ambiance ici ne lui plaisait qu'à moitié. C'était trop loin de tout ce qu'il connaissait, des discours que son père avait sur les gens du voyage. Il se demandait comment Siloa pouvait se laisser distraire de cette façon. Elle qui avait toujours été première de la classe et passait ses étés dans des master classes de musique. À quoi était-elle sensible ici ? Pourquoi tenait-elle tant à rester jour après jour pour regarder ces spectacles ?

Demain ils repartiraient. Il le fallait. La pause avait assez duré.

Ils ramenèrent les couvertures. Le vieil homme était levé et leur adressa un petit signe de salut en levant sa tasse de café dans leur direction.

— Alors, bien dormi ? Les démons t'ont laissé tranquille ?

Malo acquiesça. Déjà Siloa prenait le bol qu'on lui tendait :

— Tiens, ça te réchauffera !

Elle s'assit et commença à boire tandis que le vieux servait Malo. Un homme sortit d'une caravane. Trapu, costaud, Malo reconnut en lui le porteur du trapèze.

— Voici Pierrot, présente le vieux.

— Salut, lança l'homme avec un grand sourire.

Il s'assit sur la cantine et se remplit une tasse, puis il se leva pour prendre le sucre – sous lui – et se rassit.

— Et vous ? demanda Pierrot, comment vous vous appelez ?

Siloa et Malo se jetèrent un bref coup d'œil au-dessus de leur café.

— Rouky, répondit Siloa, et lui, c'est Rox.

Malo faillit en lâcher son bol. Il s'étouffa en avalant, se brûla la gorge. Siloa éclata de rire.

— Non, je m'appelle Siloa. Et lui c'est Malo.

— Oh ! jolis noms. Vous en avez de la chance de pouvoir rester comme ça au festival !

— Oui, hasarda Malo, nos parents sont cool !

— Vous êtes du coin ?

— Pas très loin, oui.

Il plongeait son nez dans son café pour couper court aux questions. Pierrot sembla comprendre le message et se tut.

— Et vous, demanda Siloa au vieil homme, comment vous vous appelez ?

Il prit le temps de sourire, puis de réfléchir avant de répondre :

— Tu peux m'appeler Opap.

Pierrot éclata de rire. Malo les observa tous les trois, Siloa, Pierrot et le vieil homme. L'ambiance était à la bonne humeur. Siloa était comme un caméléon. Elle s'adaptait à toutes les situations. Personne ne lui faisait peur et elle semblait éprouver un réel plaisir à parler avec les adultes alors qu'il n'avait envers eux qu'une confiance très moyenne. Il les redoutait, pesait ses

mots, épiait. Les adultes tranchaient et décidaient, sans prendre le temps de savoir qui vous étiez au fond de vous. Leur père leur avait toujours imposé une conduite à tenir. Les professeurs aussi. Personne ne lui avait jamais laissé le choix d'orienter sa vie comme il l'entendait.

Sauf... sauf depuis l'accident. Depuis quelques jours, il était maître de sa propre vie. Chaque erreur était la sienne. Chaque victoire aussi.

Le vieil homme reprit :

— Vous êtes arrivés depuis longtemps ?

Malo souffla sur le liquide noir.

— Depuis deux jours.

Même si c'était agréable d'être là, assis avec un bol chaud dans les mains, il fallait déguerpir vite avant que l'interrogatoire ne se fasse trop pointu. Il demanda à son tour, avant qu'on le questionne de nouveau :

— Et vous, vous êtes arrivés quand ?

— Il y a quatre jours, répondit Pierrot, le temps de monter la structure et de prendre nos repères avant de jouer.

Tous les quatre regardèrent la structure composée de trois grands portiques : une plateforme qui permettait aux trapézistes de s'élancer ; un trapèze ; et un cadre aérien où le porteur accroché par les genoux attrapait les voltigeurs avant de les relancer sur le trapèze pour qu'ils retournent sur la plateforme. Des sangles partaient en s'évasant du haut des poteaux et étaient haubanées à des pinces plantées dans le sol. L'ensemble était majestueux, on aurait dit un bateau.

— Ça vous dit un petit baptême ?

Malo regarda Pierrot sans comprendre.

— Un baptême ?

— Un baptême de trapèze. Je vous longe.

Debout sur la plateforme, une ceinture autour de la taille, Malo se tenait au poteau et regardait le monde différemment. Il voyait au loin les gens qui s'agglutinaient pour profiter des premières représentations de la matinée, les voitures qui

cherchaient à se garer sur les parkings et Pierrot, juste en dessous, qui tenait la corde de la longe.

Il posa ses mains sur le trapèze et s'élança, se laissant submerger par la sensation de vide.

Une voix chaleureuse le ramena à la réalité. Pierrot expliquait :

— Maintenant sers-toi de tes jambes, mets-les en avant, fouette fort en arrière, en avant...

Malo chercha à maîtriser son corps. Au bout d'une longue minute d'effort, il lâcha et tomba dans les grands tapis en dessous de lui, freiné par la longe. Il sourit à Pierrot et détacha la ceinture.

Du plaisir. C'était du pur plaisir !

Il regarda Siloa là-haut qui attendait pour essayer à son tour.

Il vint s'installer près de Pierrot. Son regard se perdit dans la contemplation du trapèze et il se rendit compte avec un pincement au cœur, qu'il avait tout oublié, le temps d'un ballant.

La journée passa. Ils mangèrent un sandwich de leur composition – carottes râpées et jambon – et Siloa s'enthousiasma devant un spectacle de marionnettes.

Malo pensa au trapèze. Essayer. Essayer encore une fois et maîtriser le mouvement. Mais il savait qu'il n'oserait jamais demander à recommencer.

Quand la nuit tomba, leurs pas les ramenèrent naturellement vers la structure. De loin, Opap leur fit signe de s'approcher. Les acrobates avaient disposé des chaises et des caisses en rond et étaient tous réunis là. Ils buvaient un thé ou une bière en discutant.

Sans faire de bruit, Siloa et Malo s'approchèrent du vieil homme. Ils posèrent leurs sacs et s'assirent à ses pieds. Malo fit le tour des visages. Il connaissait le prénom de tout le monde maintenant. Pierrot et Opap déjà, la plus jeune des filles s'appelait Manuelle et la plus âgée Justine. Les deux hommes voltigeurs s'appelaient Günter et Greg. Et puis il y avait Philippe, le chanteur. À l'accent de Günter et à la construction

de ses phrases parfois tarabiscotées, Malo comprit qu'il n'était pas français. Peut-être allemand.

Ils parlaient de trapèze et Malo se concentra sur la conversation. Pierrot parlait aux autres, s'aidant de ses mains pour mimer les mouvements. Les artistes, les uns après les autres, revenaient sur ce qu'ils avaient vécu pendant le spectacle. Ils parlèrent aussi d'un programmeur qui était venu les voir pour un festival, d'un stage qu'ils organisaient la semaine suivante et d'un tas de petits détails techniques sur la structure et les améliorations à y apporter pour gagner en efficacité.

Quand chacun fut rassasié de mots, ils se dispersèrent. Seuls restèrent Pierrot, Opap et Manuelle. Tout était paisible dans le cercle de camions et Malo avait le sentiment d'être totalement toléré.

Des notes de violon le ramenèrent à la réalité. Il releva la tête vers Siloa. Debout dans l'ombre au milieu des chaises désertées, elle était penchée sur son instrument. Elle jouait et la mélodie le fit frissonner. Personne ne souffla mot jusqu'à la fin du morceau puis, admirant la profondeur du timbre, Opap applaudit doucement.

— Joue encore quelque chose, demanda-t-il.

Elle frotta doucement son archet avec son morceau de colophane et s'exécuta. Alors le vieil homme se leva et ramena un étui. Il s'assit pour l'ouvrir et en sortit une clarinette. Siloa reprit le morceau qu'elle avait entamé et le vieil homme improvisa, accompagnant le violon d'un son grave et doux. Malo vibrait, bouleversé par la musique, par ce temps de paix et ce bonheur d'être là, juste à côté du trapèze avec Opap, Pierrot, Manuelle. Il ferma les yeux un moment pour goûter cette harmonie et il se promit que, toujours, il se souviendrait de cet instant.

Ils dormirent là, dans les grandes couvertures, entre les chaises et les tasses qui traînaient. Rien d'autre n'avait été dit ou échangé pendant la soirée. Siloa avait joué une partie de son répertoire, accompagnée par le vieil homme ; puis quand ils

avaient rangé leurs instruments, ils s'étaient levés pour aller se coucher. Manuelle leur avait apporté des matelas comme s'il était entendu qu'ils restaient pour la nuit. Les yeux de Siloa brillaient et elle s'endormit en souriant.

La lumière naissante du petit jour les réveilla et, comme un rituel déjà bien installé, les artistes de la compagnie sortirent de leurs véhicules les uns après les autres. Malo se tenait près de Pierrot quand il entendit une voix derrière lui :

— Alors comme ça vous allez au Maroc ?

Il sursauta et tourna vivement la tête vers l'homme qui s'approchait d'eux à grands pas. Comment savait-il ? Tous ses sens en alerte, Malo flairait le danger. L'homme souriait à quelques centimètres de lui. Malo ouvrit la bouche pour bafouiller une réponse quand la voix enjouée de Pierrot répondit à sa place :

— Oui ! C'est l'Alliance française d'Agadir qui nous a contactés, c'est chouette, non ?

Malo n'écoutait plus, encore submergé par la panique. L'homme ne s'était pas adressé à lui.

Puis il comprit que l'information avait une importance capitale. Ils allaient au Maroc.

Malo proposa son aide pour le démontage de la structure. Il rassembla et referma tous les cliquets, aligna toutes les pinces et roula les sangles. Puis Günter lui demanda de vérifier la fermeture des mousquetons pour qu'aucun ne se perde. L'équipe s'activait, efficace ; ils unissaient leurs forces pour descendre les portiques imposants, puis chacun vaquait de son côté, désassemblant les poteaux métalliques et les chargeant. À peine une heure plus tard, il ne restait plus que les gros tapis empilés les uns sur les autres. Manuelle et Justine entreprirent de ramasser toutes les saletés qui se trouvaient dans leur espace de jeu et Malo partit les aider.

Siloa était assise près d'Opap et regardait la petite troupe s'affairer. Les festivaliers avaient commencé à désertier la ville. Les places et les espaces publics avaient déjà repris leurs fonctions d'origine. Les panneaux de déviation avaient été

enlevés et les voitures circulaient de nouveau. Siloa se tourna vers Opap :

— Je suis très contente de vous avoir rencontrés.

Les yeux du vieil homme se posèrent sur elle :

— Moi aussi je suis content.

— C'était chouette les conseils pour le violon. J'ai adoré jouer avec vous. Ça faisait longtemps que je n'avais pas joué et ça m'a fait du bien.

— C'était un plaisir. Tu joues bien, Siloa. Tu as un don et tu dois jouer. Tous les jours !

Elle hocha la tête : Elle savait, cela faisait trois ans qu'on lui répétait la même chose à l'école.

Elle ajouta encore :

— J'espère qu'on se reverra...

Opap ne répondit rien et se mit à réfléchir. Malo s'approcha d'eux. Le soleil avait dessiné des traces de sueur sur son front. Il souriait. Il se laissa tomber à côté d'eux et Opap demanda :

— Pourquoi vous ne viendriez pas faire le stage chez nous ? Malo, tu pourrais travailler le trapèze et Siloa le violon.

C'était inespéré. Malo releva la tête pour s'assurer que ce n'était pas une plaisanterie. Mais le vieil homme les regardait très sérieusement. Il semblait même content de son idée.

— Un stage ? Comment ça ? demanda Malo.

— Günter ! appela Opap. Comment ça se passe pour le stage ?

Le jeune homme s'approcha d'eux.

— Pour le stage ? Mais ils sont trop jeunes !

Devant le visage désappointé des trois compagnons, il se reprit :

— Ça commence lundi, jusqu'à samedi, c'est cent cinquante euros par participant, à la ferme. C'est en Ardèche, près d'Annonay. Il y a des papiers d'inscription dans la caravane de Pierrot. Il faut voir ça avec lui.

Malo sauta sur ses pieds :

— Il faut que j'aille appeler mes parents pour savoir s'ils sont d'accord. Viens, Siloa !

Tous deux s'éloignèrent, pressés. Quand ils furent hors de vue, ils s'arrêtèrent pour discuter.

Malo voulait profiter du stage pour récolter des informations sur leur tournée au Maroc et, au moment du départ, trouver le moyen de se cacher dans un des véhicules derrière un tapis ou dans une des malles de matériel. Siloa préférait travailler son violon plutôt que marcher. Envisager une solution aussi simple que celle-là était inespéré. Pour une fois, ils étaient tous les deux d'accord.

Malo retourna vers la caravane accrochée au camion. Il hésita. Pierrot était le seul à leur poser des questions parfois dérangelantes ; probablement parce qu'il était le seul à s'intéresser vraiment à eux. Il leva le poing, prit une inspiration et toqua.

La porte s'ouvrit et Pierrot apparut dans l'encadrement. Il recula pour laisser le passage :

— Entre, on sera mieux à l'intérieur !

Malo franchit les deux marches et entra dans la caravane. Aussitôt ses yeux parcoururent le lieu. Un lit surélevé au fond, un évier et une gazinière à droite de la porte, une table sur la gauche. La banquette qui l'entourait épousait la forme du véhicule. On devait bien tenir à six autour d'une pareille table ! Pierrot lui proposa de s'asseoir et s'installa en face de lui.

— Opap m'a parlé du stage que vous faites la semaine prochaine. J'ai discuté avec mes parents au téléphone, ils semblent d'accord.

Pierrot perdit son sourire et regarda l'enfant en face de lui. Il réfléchit puis demanda :

— Semblent ?

— C'est-à-dire... ils ne savent pas où c'est et veulent plus de précisions mais sur le principe, ils pensent que c'est une bonne idée.

Pierrot avança ses lèvres en avant et mordit l'une d'elles dans une drôle de moue. Malo de son côté pâlit. Il semblait évident que Pierrot n'était pas disposé à le croire aussi facilement.

— Écoute, Malo... je trouve aussi que c'est une bonne idée que vous veniez et je pense que ce stage te plaira. Mais j'aimerais parler avec tes parents et discuter de ça avec eux.

— Impossible !

Malo s'était levé, mais aussitôt il se rassit. Il pianota avec ses doigts sur la table puis il se lança :

— Ça va être difficile. Nos parents sont... très pris par leur travail. Je veux dire, ils nous laissent beaucoup de liberté avec Siloa et ça s'est toujours bien passé. Ils m'ont dit qu'ils étaient d'accord pour le stage et que je devais leur envoyer les papiers pour avoir les informations.

Ça ne marchait pas. Malo le sentait et, plus il parlait, plus il avait l'impression de s'enfoncer. Pourtant pour remporter cette victoire-là, il devait obtenir l'accord de Pierrot.

— C'est les vacances, Pierrot. Ils bossent comme des fous et veulent qu'on passe de bons moments. Tu peux téléphoner, mais... je t'assure que ça ne pose pas de problème si on vient.

— OK, passe-moi le numéro.

Il tendit un bloc et un stylo à Malo qui inscrivit les dix chiffres. Pierrot prit son portable, composa, attendit, ses yeux noisette braqués sur Malo. Au bout d'un long moment, il raccrocha.

— Il n'y a personne, pas de répondeur, rien.

— Je t'assure...

Pierrot le regarda encore, le portable à la main, il semblait réfléchir à toute vitesse, puis il dit :

— D'accord.

Il se leva, imité de Malo, puis planta ses yeux dans les siens et avertit :

— Malo, je te fais confiance !

L'esprit de Malo se vida d'un coup. Pour une fois qu'on lui accordait sa confiance, c'était un mensonge. C'était injuste. Il bredouilla :

— Merci.

9

MALO, DEBOUT DANS L'ATELIER, regarda autour de lui. La pièce était vaste, remplie de bricoles et d'outils, de tréteaux et de morceaux de ferrailles.

Après le départ de la troupe, ils avaient pris les horaires du train puis déniché une maison en construction où ils s'étaient abrités pour dormir sous la tonnelle. Plus question de rester en ville maintenant que les festivaliers étaient partis. Au lever du jour, ils avaient décampé avant que quelqu'un ne les découvre. Un train les avait alors emmenés de Chalon à Lyon puis un car de Lyon à Annonay.

Malo et Siloa avaient peu parlé pendant leur voyage. Ils s'étaient laissé bercer par le roulis des véhicules, regardant défiler les kilomètres, calculant toutes les quinze minutes le nombre de jours de marche qu'ils avaient évités.

Arrivés à la gare routière, ils avaient téléphoné comme convenu à Manuelle, et Opap était venu les chercher, dans une vieille voiture bleue qui s'était arrêtée en hoquetant près d'eux.

Il les avait gratifiés d'un « Salut les jeunes » et avait soulevé la porte du coffre pour qu'ils posent leurs sacs. Siloa avait demandé :

— C'est quoi cette voiture ?

— Une 4L.

— J'ai jamais vu un truc comme ça, ça doit être drôlement vieux !

Opap avait coulé sur elle un regard amusé et avait démarré sans lui répondre.

En arrivant dans la ferme, Justine les avait pris en charge. Elle leur avait proposé de s'installer dans l'atelier. Elle leur avait expliqué que tout le monde venait y chercher ce qui lui

manquait mais que personne ne prenait jamais le temps de ranger. Du coup, c'était un véritable capharnaüm.

Tout au fond, une porte donnait sur une minuscule pièce de deux mètres sur deux. Une fenêtre offrait un magnifique panorama sur les montagnes boisées. Ils choisirent cette pièce et posèrent deux matelas directement sur le sol, puis ils allèrent dans la buanderie récupérer deux paires de draps et deux couvertures. Avec les sacs à dos entre les lits, il ne restait plus de place pour circuler.

Malo avait tout de suite tenu à payer pour la semaine de formation. Il avait suivi Justine dans l'Algéco qui faisait office de bureau. Elle avait rempli une fiche et lui en avait donné une autre à envoyer à ses parents. Le prix du stage ajouté à celui du train grevait leur budget, mais ils avaient posé leurs sacs avec le sourire.

À présent, Malo contemplait la pièce en se demandant comment s'y prendre pour ranger un peu, ou tout au moins dégager un chemin sans embûche jusqu'à leur chambrette. Il entendit des pas sur le gravier dehors et des voix s'interpeller. Les stagiaires arrivaient, les uns après les autres, puis Siloa pointa son nez par la porte :

— Tu viens ? On va manger.

— J'arrive, je voulais ranger un peu.

Elle insista :

— Manger, Malo, un vrai repas, avec des vraies assiettes, des verres, des couverts et peut-être même du dessert.

Il abandonna toute idée d'organisation et la suivit vers les longues tables en bois sous les sapins.

Le lundi, le stage commença.

Deux heures de trapèze le matin, et de nouveau deux heures l'après-midi.

Les stagiaires – trois hommes et quatre femmes – se connaissaient tous et Malo comprit qu'ils venaient régulièrement pendant leurs vacances. Tous passionnés, ils avaient déjà un niveau avancé.

La journée commença par un long échauffement, puis des exercices au trapèze. Malo travailla les temps de ses ballants. Les autres s'essayaient à différentes figures aériennes. Il ne perdit pas une miette de la séance, se délectant du vocabulaire technique. Personne ne lui posait de questions. Ils étaient concentrés sur le trapèze, attentifs à le lancer au bon moment. Et ça lui convenait très bien.

Il finit la première journée en mettant en chantier le rangement de l'atelier. Il commença par trier les affaires qui traînaient par terre et sur les tables. Les outils d'un côté, les ferrailles de l'autre, le bois bien aligné contre le mur. Siloa avait déniché un tas de boîtes de conserve qui lui permettaient de séparer les clous des vis et des boulons.

Quand ils se retrouvèrent tous les deux sur leur lit, Malo décrivit à sa sœur cette nouvelle sensation et ce plaisir de voltiger.

Siloa, elle, lui parla d'Opap et du violon. Elle avait joué plus de quatre heures avec lui. Elle parlait avec entrain du morceau qu'elle avait appris, une musique traditionnelle tzigane. Rapide, saccadée. Chaleureuse.

Avant de s'endormir, Siloa lui rapporta aussi une discussion qu'elle avait surprise entre Justine et Manuelle. Le départ au Maroc semblait être prévu pour la fin du mois d'août. Cela laissa Malo songeur. Pourquoi Siloa ne lui avait-elle pas dit ça tout de suite ?

Au petit matin, moulu de courbatures et affamé, Malo se dirigea vers la cuisine.

Pierrot était déjà là, debout devant le frigo, et il lui adressa un grand sourire quand il le vit entrer. Malo prit un morceau de pain et coupa un grand bout de fromage. Pierrot se fit une tartine à son tour et ils mangèrent tous les deux, côte à côte, debout contre la table. Quand ils eurent avalé la dernière miette, Pierrot annonça :

— J'ai de grands projets pour toi aujourd'hui.

Malo attendit la suite.

— Je te prends au cadre.

Le visage de Malo s'illumina.
— Tu veux dire... tu me portes et je voltige ?

Une séance de cadre s'ajouta ainsi au cours de trapèze. Pierrot aimait bien travailler avec Malo. Il était tonique, léger, attentif.

Au fil de la semaine, Malo sentait ses muscles saillir.

Avant leur départ précipité, il courait régulièrement et son corps avait l'habitude des efforts soutenus. Il avait commencé quand il avait voulu s'inscrire au basket et que son père avait dit non, car cela aurait contraint Siloa à rentrer seule de l'école puis à rester l'attendre à la maison. Malo avait ravalé sa déception, mais s'était défoulé pendant les heures de sport du collège. Et ce trimestre-là, il s'agissait d'endurance. Étrangement, faire le tour du stade bêtement en transpirant lui avait plu. Alors il s'était mis à courir. Chaque soir après ses cours, il mettait un survêtement dans les toilettes du collège, vérifiait que le bus emmenait bien Siloa et faisait d'une traite les six kilomètres qui le séparaient de la maison. Il entendait son cœur battre et son corps vibrer quand ses pieds frappaient le sol. Il adorait l'hiver, car la nuit tombait juste à ce moment-là. Les poings serrés, le nez rentré dans son blouson pour se protéger du froid, il luttait pour trouver le bon rythme et allongeait la foulée, gagnant des secondes au fil des semaines. Courir était sa seule trêve entre l'école et la maison. Sa tête se vidait pour ne se concentrer que sur son souffle.

Le cadre aérien lui procurait la même sensation. Ne penser à rien d'autre qu'à pousser dans ses bras, tenir fortement les poignets de son partenaire et obéir aux ordres le plus parfaitement possible. « Pousse, allonge, gaine, pousse, allonge, en bas. »

Par-dessus tout, il aimait le rituel précédant la séance. Une fois l'échauffement terminé, il partait dans l'atelier chercher deux paires de bandes en coton. Une pour Pierrot, une pour lui. Il déroulait les longs morceaux de tissu et les faisait passer par-

dessus un câble. Tirant d'un côté puis de l'autre il les défroissait en les étirant sur la rondeur du métal.

Il les enroulait alors autour de ses poignets. Lentement pour ne pas créer de plis. C'était son moment de prédilection, son instant de concentration, juste avant l'effort physique. Pierrot mettait ses bandes également. Elles empêchaient la transpiration de les faire glisser et leur assuraient une meilleure prise. Après cela, ils pouvaient commencer.

Depuis plusieurs jours déjà, Malo ramassait le courrier dans la boîte aux lettres au bout du chemin. Le jeudi, il glissa sur le bureau de Justine au milieu d'autres lettres son bulletin d'inscription avec une signature ressemblant vaguement à ce qu'aurait pu être celle de son père. Il annonça que ses parents avaient écrit et qu'ils étaient enchantés que tout se passe bien. Le même jour, il lui demanda le bulletin pour s'inscrire au stage de la semaine suivante et lui tendit la somme nécessaire. Justine l'observa un bon moment, ne sachant visiblement pas quoi dire, puis elle lui demanda de l'attendre et sortit de l'Algéco. Par la fenêtre, Malo la vit parler avec agitation à Pierrot. Tous deux relevèrent la tête pour l'observer et il baissa les yeux sur les papiers du bureau. Visiblement, ils discutaient de son cas... Quand la jeune femme revint, elle avait retrouvé le sourire et lui octroya une réduction. Malo vit ses billets disparaître dans une boîte en fer.

Quand il rejoignit Siloa ce soir-là dans l'atelier, il lui annonça qu'ils restaient une semaine de plus et Siloa approuva. Puis ensemble, ils comptèrent leur fortune.

- Soixante-quatorze euros, annonça Siloa.
- Ça va encore.

Après la séance d'entraînement, Malo retourna dans l'Algéco. Justine était au téléphone et il en profita pour regarder les cartes et les affiches sur le mur. Une carte d'Europe, constellée de punaises, montrait tous les lieux où la troupe s'était produite. Malo s'amusa à regarder le chemin qu'ils

avaient parcouru depuis l'accident. Sur cette vaste carte, leur trajet semblait tout petit ! Il suivit des yeux les routes le menant jusqu'au sud de l'Espagne. L'Espagne était juste... gigantesque à traverser !

Justine raccrocha et fit pivoter son siège vers lui :

— Tu as besoin de quelque chose Malo ?

— Non. Non, mais... je me demandais... quand vous allez partir au Maroc, vous y allez avec tous les camions et les caravanes ?

— Non. Juste avec les deux camions et la remorque. On sera logés sur place. Pourquoi ?

— Oh, comme ça, juste pour savoir, comme vous en parlez de temps en temps, je me demandais comment vous faisiez...

— Oui, c'est un projet important pour nous.

Elle roula son siège jusqu'à Malo et contempla la carte avec lui. Il commenta :

— Ça fait beaucoup de kilomètres pour aller jouer un spectacle.

— Non, pas tant que ça, on prend le bateau à Sète.

— Ah...

— Tu connais Sète ?

— Non.

Siloa devait connaître.

Justine pointa le doigt en avant et tapota une ville au sud de la France. Le bateau pour le Maroc partait de ce point-là ? En France ? À quoi... deux ou trois cents kilomètres d'ici ? C'était impossible. Il balbutia :

— Il y a des bateaux qui partent de là, pour le Maroc ?

— Oui.

— C'est fou...

— Fou je ne sais pas, rigola-t-elle, mais pratique, c'est sûr !

Il resta bouche bée devant le point noir représentant la ville de Sète pendant quelques instants. Justine s'était replongée dans ses papiers et ne lui prêtait pas attention. Par réflexe, il casait les villes dans sa tête : Annonay, Valence, Orange, Nîmes, Montpellier, Sète...

Moins de cinq centimètres de papier glacé le séparaient d'un bateau en partance pour le Maroc.

Quand il dirait ça à sa sœur...

Le vendredi sonna le dernier jour du stage. Dans une belle euphorie, tout le monde s'embrassa et les stagiaires plièrent leurs bagages, abandonnant le campement. Manuelle et Justine partirent pour la soirée à Lyon, emmenant avec elles des échasses et des costumes pour une déambulation artistique.

Seuls restèrent Pierrot, Günter, Opap, Siloa et Malo.

Pendant un bon moment, Malo fit du ménage. Il ramassa les poubelles, gratta les tables dans la cuisine, lava la dernière casserole qui trempait, puis fit plusieurs fois le tour du lieu d'accueil. Non, aucun doute, il n'y avait plus rien à remettre en place et tout était bel et bien vide et silencieux.

Il se fit une tartine et observa à travers les fenêtres la nuit qui tombait. Son regard s'arrêta. Il lui semblait voir une silhouette. Il s'approcha de la vitre et vit Siloa, dans l'ombre de la porte de la cuisine.

Il la rejoignit. Elle regardait le ciel et ne réagit pas à sa présence. Malo s'exclama d'un ton léger :

— Je ne savais pas que tu regardais les étoiles toi aussi !

Il vit une esquisse de sourire sur les lèvres de sa sœur. Elle ne baissa pas la tête, ne le regarda pas. Ses yeux fixaient la nuit. D'une petite voix, elle demanda :

— C'est étrange d'être ici, tu ne trouves pas ?

Il s'installa à côté d'elle, calé contre la porte et répondit :

— Si.

Le silence s'installa entre eux. Il voulut ajouter quelque chose, ouvrit la bouche, mais ce fut elle qui parla la première :

— C'est bizarre, parce que c'est différent de tout ce qu'on connaît et en même temps tout est bien aussi.

— Comment ça ?

— Regarde, Opap par exemple...

Elle s'assura qu'ils étaient seuls et chuchota :

— ... il ne sait même pas lire les notes ! Pourtant quand il joue... c'est incroyable. J'ai envie de rire ou de pleurer. Il ne parle pas de partitions ou de métronome comme mes

professeurs, mais du cœur, de l'âme du violon. C'est de la musique, c'est aussi fort. Mais c'est différent.

— Moi je trouve ça agréable.

— Moi aussi... Seulement avant, je ne savais pas que cette autre manière de faire existait. Alors je suis un peu perdue.

Elle semblait triste. Il avait déjà remarqué que le soir apportait des pensées mélancoliques. Un jour, il avait lu l'expression « entre chien et loup ». Elle indiquait cette heure de crépuscule où tout bascule dans une autre ambiance, l'heure où les bébés pleurent.

Siloe, les yeux perdus dans le ciel, souffla :

— Tu penses à lui parfois ?

Malo s'arrêta de respirer. Son cœur dans sa poitrine s'affola.

Il la rejoignit dans la contemplation des étoiles. Elles étaient pareilles que le jour de leur départ, mais il savait qu'il ne les regardait plus comme avant.

Il répondit :

— Bien sûr. Je pense à lui tous les jours.

Le lendemain, Malo se réveilla d'humeur triste. Il alla dans la cuisine pour prendre un bol de café au lait. Siloe, déjà levée, remettait en ordre les affaires du petit-déjeuner. Avec un grand sourire, elle lui annonça :

— Manuelle a acheté de quoi faire des gâteaux pour ce soir. Des gâteaux au chocolat !

— C'est l'anniversaire de quelqu'un ?

— Non, c'est comme ça, pour le plaisir ! Tu veux nous aider ?

Malo fut relégué à la plonge. Les mains dans la mousse et l'eau tiède, il méditait. Il sentait bien que Pierrot l'observait, le testait et il avait plusieurs fois surpris son regard perplexe posé sur lui. Ses mensonges ne tiendraient pas la route longtemps. Il savait que cette semaine avait été une trêve dans leur parcours, un temps de respiration – sans conflits, sans faim, sans angoisses.

Mais maintenant il devait faire avancer les choses.

Les réponses à ses questions arrivèrent le dimanche, sous forme d'un coup de téléphone. Siloe avait préparé pour le dîner

une salade de tomates qu'elle avait agrémentée de basilic, cueilli dans le petit carré d'herbes aromatiques. Manuelle travaillait avec Justine. Elles s'étaient toutes les deux enfermées dans leur bureau de tôle et envoyaient des mails.

Tous les autres s'étaient attablés autour de la grande table extérieure. Pierrot avait ramené quelques cartons de pizza. Günter avait sorti des bouteilles de la réserve.

Siloa s'était installée comme toujours à côté d'Opap, et Malo se demandait parfois ce qu'ils se racontaient, leurs têtes penchées l'un vers l'autre. Même s'il ne disait pas grand-chose, le vieil homme était toujours percutant dans ses réflexions. Malo en venait à se demander si sa sœur ne l'avait pas mis sur la voie de leur histoire réelle.

Manuelle arriva à ce moment-là, apparemment porteuse d'une nouvelle importante. Elle resta debout devant la table et posa ses mains sur le dossier de la chaise la plus proche d'elle. Elle regarda tout le monde, mais c'est tournée vers Pierrot qu'elle annonça :

— Ça ne marche pas.

Malo sentit sa gorge se nouer devant la détresse qu'elle avait dans la voix. Il ne put s'empêcher d'admirer ses grands yeux bordés de cils noirs et ses mains aux attaches fines, crispées sur la chaise. Autour de la table, tout le monde attendait la suite.

— Ça ne marche pas, chevrota-t-elle. Je suis tellement déçue. Agadir m'a appelée, ils n'ont pas eu l'autorisation de l'ambassade pour le transport du trapèze. Ils repoussent à l'année prochaine... à défaut d'annuler.

Le silence se fit total.

Malo se concentra sur ce qu'elle venait de dire.

Agadir... au Maroc.

Oh, au fond de lui, il avait compris, mais il s'interdisait de mettre des mots sur sa sensation. Pourtant il le fallait. Il fallait admettre une fois de plus.

Un bruit de verre cassé le fit sursauter.

Siloa était debout, pâle... Sa bouche n'était plus qu'un mince filet et ses yeux s'agrandirent doucement, se voilèrent. Le verre à ses pieds s'était brisé net et elle fut agitée de tremblements.

Opap leva la main mais n'eut pas le temps de lui toucher le bras. Elle avait fait demi-tour et s'enfuyait en courant.

Plus tard dans la soirée, Pierrot était venu les rejoindre dans leur cachette au fond de l'atelier. Il s'était assis près d'eux et avait attendu en silence, longtemps. Puis il s'était tourné vers Malo et avait juste dit d'une voix grave et posée :

— Il faut qu'on parle tous les deux.

Malo s'était levé et l'avait suivi dans la nuit jusqu'à sa caravane. Il s'était assis sur la banquette, bien droit, et avait laissé ses yeux s'égarer sur les photos, les affiches, les petits mots qui parsemaient les murs.

Pierrot avait d'abord préparé un café. Il lui tournait le dos et cet instant de trêve lui avait permis de se ressaisir un peu et de chasser son désarroi. « Chacun ses gestes, pensa Malo, Pierrot met en route un café et mon père fait briller ses verres de lunettes... »

Pierrot avait ajouté une dose dans le percolateur puis la machine, avec de grandes plaintes de locomotive en colère, avait craché son jus noir. Il avait tendu une tasse à Malo, un sucre, une cuillère et Malo avait remué tout doucement.

Il n'avait pas vraiment envie de ce café trop fort, mais avait désespérément besoin d'occuper ses mains.

Le signal fut donné par Pierrot. Quand il fut assis juste en face de lui, qu'il eut bu sa première gorgée, Malo sut que c'était à lui de parler. Il plongea ses yeux noisette dans les yeux noisette. Et dans un filet de voix, il annonça :

— Tu vas être fâché...

— Je ne pense pas. Il y a des choses qui ne trompent pas, Malo. Des choses que tu ne m'as pas dites mais que je sais déjà.

Malo releva les yeux, surpris. Pierrot sourit, puis comme Malo ne reprenait pas, il ajouta :

— Maintenant, c'est à vous deux que tout cela appartient. Et c'est à toi de savoir ce que tu as envie de me dire. Ou pas. Et savoir si tu veux que je t'aide. Ou pas.

Malo posa ses bras sur la table de bois, et posa sa tête sur ses bras. Il respira, chercha ses mots. C'était tentant. Tellement tentant de se laisser aller. Que dirait Pierrot ?

Malo savait ce que signifiait la vérité : jamais on ne les laisserait continuer.

Malgré toute la compréhension dont il pouvait faire preuve, Pierrot ne les laisserait pas poursuivre la route. Que pouvait-il faire pour les aider ? Appeler là-bas, au Maroc, se renseigner ? Essuyer le refus d'une mère déjà absente ? Être désolé pour eux ?

Non, ça ne marcherait pas ainsi. Ils devaient y aller pour se faire accepter. Jamais elle ne pourrait refermer ses bras en les voyant, en sachant toute la peine qu'ils s'étaient donnée pour la retrouver. Jamais elle ne pourrait résister à la joie de vivre de Siloa. Leur mère devait les voir.

Malo sut donc ce qu'il lui restait à faire : sortir de cette caravane sans trop inquiéter Pierrot, et disparaître avec Siloa au milieu de la nuit, quand tout serait paisible.

Reprendre leur route, retrouver leurs baskets.

Marcher.

Il leva à nouveau le regard et brava l'adulte qui se tenait en face de lui :

— Je ne peux pas, Pierrot... pas maintenant. J'ai besoin de temps pour... pour trouver les mots. Je sais qu'on a besoin d'aide. J'aimerais que tu me laisses le temps... de... réussir à dire les choses. Peut-être, avec Opap... quand il se réveillera demain. Avec lui ce sera plus facile. Avec lui et toi... avec...

La honte l'envahit. Il mentait à la seule personne qui prenait soin d'eux, utilisant le vieil homme comme prétexte à son mensonge.

— Je ne sais pas...

Il baissa les yeux sur ses mains et regarda les ecchymoses sur ses poignets. À force de faire du cadre, la marque des pouces de Pierrot s'était incrustée dans sa peau fine juste là où les veines tracent leur chemin bleu. Quand Pierrot lui tenait les poignets pour le balancer, il le serrait fort, de ses grandes mains calleuses et musclées. Et Malo avait confiance.

Cette expérience avait été extraordinaire. Il le comprenait maintenant en grattant une peau sèche du bout de ses ongles. Voler. Il avait appris à voler. Un tout petit sourire apparut sur ses lèvres. Il ne savait pas comment le remercier.

Il demanda :

— Tu es fâché ?

— Non.

Le sourire de Pierrot le décontenança.

— Je te propose une séance de cadre. Il sera bien temps de parler demain.

Pierrot se leva et tendit le bras vers l'épaule de Malo :

— Allez, transforme ça en énergie. Et montre-moi ce que tu sais faire.

Ils installèrent deux projecteurs, un de chaque côté de la structure, et Günter vint les aider pour tenir la longe. La séance fut aussi longue que Malo réussit à la faire durer. Ils s'arrêtèrent transpirants, épuisés, ravis. Leurs yeux brillaient de complicité dans la lumière.

— C'est bon, hein ?

Malo acquiesça. Puis il sentit son corps fatigué se décomposer et il se mit à pleurer. Pierrot l'attira contre lui. Il sentit sa main sur sa nuque et sa voix chaude le réconforter :

— Pleure, mon gars, pleure. Je ne sais pas ce qui t'arrive, mais je préfère te savoir avec nous que n'importe où.

Il goûta au plaisir de se laisser aller, quelques instants, puis recula, un peu gêné.

Pierrot et Günter lui souriaient.

10

ILS SE FAUFILÈRENT TOUS LES DEUX en dehors de l'atelier. Malo n'avait pas poussé complètement la lourde porte en bois pour qu'elle ne frotte pas contre les graviers.

Son cœur battait tellement fort qu'il avait l'impression que tout le campement pouvait l'entendre. Le ciel était clair, constellé d'étoiles et la lune luisait de reflets roux.

Ils s'enfuyaient, sans affrontement.

Alors qu'il hésitait à franchir la distance trop éclairée qui le séparait de la sortie de la ferme, Siloa se faufila près de lui et souffla vers son oreille :

— Ils vont se faire du souci pour nous...

La remarque de sa sœur lui pinça le cœur et le décida. Leur chemin était en avant. Il franchit les derniers mètres qui les séparaient de la route d'un bon pas. Siloa le suivit en trotinant derrière lui :

— On devrait laisser quelque chose quand même, je ne sais pas, un mot, un... quelque chose quoi...

Malo se tourna vers elle et siffla :

— Mais tais-toi un peu !

Puis il ajouta plus gentiment :

— Ils peuvent nous entendre.

Il se promit intérieurement qu'ils feraient quelque chose. Ils pourraient toujours téléphoner ou envoyer une lettre. Mais plus tard. L'urgent était de partir, de marcher, d'oublier ces jours paisibles, ces jours gâchés.

Dans la pénombre de la petite route qui prolongeait la ferme, Malo ralentit enfin. De toute façon, ils ne pourraient pas continuer à cette allure longtemps. L'expérience lui avait au moins appris ça : marcher d'un pas régulier permettait de marcher longtemps.

Le chemin à parcourir pour rejoindre la départementale représentait à peine trois kilomètres. Après, il leur faudrait s'éloigner et mettre le plus de distance possible entre eux et la petite troupe. Pour ne plus penser à ceux qu'ils quittaient, pour ne surtout pas risquer de regretter.

Il se retourna pour attendre sa sœur. Il aurait peut-être dû la laisser ici. Opap l'aurait gardée, c'est sûr, le temps de l'été. Il aurait pu inventer quelque chose et partir tout seul.

Siloa le rattrapa.

— Ça va ? lui demanda-t-il.

Elle lui sourit, de son petit sourire triste.

— Ça va, c'est agréable de marcher la nuit.

Et soudain, ils l'entendirent. Le bruit si particulier et hoquetant de la 4L d'Opap. D'un même élan, ils se figèrent, paniqués, et Malo ordonna :

— Dans le fossé, vite !

Ils plongèrent ensemble, s'emmêlant les pieds dans les arbustes et les lanières de leurs sacs à dos. Accroupis, ils attendirent. Le bruit de moteur se rapprocha au fil des virages puis la lumière des phares éclaira la nuit. La vieille guimbarde passa devant eux sans ralentir et ils virent furtivement la silhouette du vieil homme au volant.

— C'est lui, Malo, c'est Opap !

— Je sais, souffla-t-il.

Il se tapit, se faisant plus petit encore derrière les genêts.

— Mais Malo, pleura Siloa, c'est Opap. Il se fait du souci pour nous...

Sa voix s'étrangla, misérable.

Mais Malo tint bon.

Il ne bougea pas, ne parla pas, attendit. Puis quand il estima que la voiture était suffisamment loin, ils reprirent la route.

Le passé les rattrapa d'un coup et Malo comprit la chance qu'ils avaient eue durant cette semaine de pouvoir se laisser aller. Ils avaient un peu oublié.

Oublié comme ça fait mal aux pieds de marcher.

Oublié comme les journées s'étirent au fil des kilomètres interminables.

Ils marchèrent jusqu'à Tain-l'Hermitage qu'on leur indiqua comme la gare la plus proche, à cinquante kilomètres de là. Les trois jours qui suivirent furent les mêmes : avaler les kilomètres. Espérer. Faire quelques commentaires sur les panneaux de signalisation. Puis se taire pendant des heures.

Le deuxième jour, Siloa résuma : « J'ai le moral dans le même état que mes baskets ! » Alors Malo tira, poussa, porta son sac, argumenta et la journée passa.

Malo avait un plan qui s'appelait Sète. Arrivés là, dans ce sud du Sud, il savait quoi faire. En attendant trente... puis vingt... puis dix kilomètres les séparaient encore de la prochaine étape.

Malo posa son sac à l'ombre et s'étira longtemps. Puis il se tourna vers sa sœur :

— Quand on marche... à quoi tu penses ?

— Je ne sais pas, à rien de spécial...

Il se tourna vers elle et insista :

— Tu dois bien penser à des trucs. Ça dure des heures. Ça fait des jours qu'on marche...

Elle soupira :

— Je pense à la musique, je refais mes morceaux dans ma tête, je revois mes doigtés...

Ah... ! Il était déçu. Puis il demanda :

— Tu penses à elle parfois ?

— Non, enfin un peu, mais pas trop. Je pense à papa. Mais pas trop non plus. La plupart du temps quand même, je ne pense à rien...

— Oh...

Rien de très concret dans tout ça. Lui, dès le premier kilomètre, il avait recommencé à compter. Compter le nombre de kilomètres qui le séparaient de la gare et de Sète, le nombre

de jours de marche pour ce nombre de kilomètres, la somme d'argent nécessaire pour ce nombre de jours.

Les possibilités et les variantes étaient infinies et le temps passait plus vite. Il se rassurait ou s'inquiétait sur des chiffres. Il avait quelque chose sur quoi compter.

— Tu es inquiète ?

Une nouvelle fois, elle prit le temps de répondre, pour être juste :

— Pas vraiment. Mais ce que je me demande parfois, c'est : Et s'il s'était réveillé ?

— Oh... Non, je ne pense pas.

Il ne lui laissa pas le temps d'argumenter et ajouta :

— Oui, je sais, on ne peut pas être sûrs. Alors on vérifiera.

Elle approuva.

À Tain, ils allèrent directement à la gare et poussèrent sur le comptoir presque tout l'argent qui leur restait. Le prochain train mettait deux heures trente pour rejoindre Sète. Les billets dans la main et le sourire aux lèvres, Malo demanda encore où trouver Internet. On lui indiqua un café à quelques rues de là.

Laissant Siloa avec les bagages, il entra dans le cyber et s'installa devant un ordinateur.

Il ne tapait pas très vite, mais connaissait suffisamment Internet pour avoir une petite idée de comment procéder. Il lança le moteur de recherche et hésita sur les mots-clefs. Que lui avait dit son père exactement ? « Elle est au Maroc, elle travaille dans une association de peintres marocains. » Ou quelque chose d'approchant. Il inscrivit donc « association de peintres Maroc ».

Et il cliqua sur « rechercher ».

La spirale multicolore tourna puis des dizaines de liens apparurent. Il contempla la liste, éliminant les titres aussi vite qu'il était capable de les lire. Il consulta l'horloge sur le mur en face de lui. Le gérant lui avait annoncé quatre euros de l'heure, mais il avait besoin de temps. Au pire, il paierait une deuxième heure de consultation. Les yeux perdus dans la lumière de l'écran, il réfléchissait. Il devait trouver un moyen plus rapide,

car jamais il ne pourrait ouvrir tous les liens à la recherche d'une photo montrant sa mère ! Il soupira devant l'ampleur du travail...

Son nom... qui sait ? Il tapa « Odile Fréjart » et la page de résultat s'afficha, décevante. Il se mordit la lèvre de désespoir.

Malo sortit de la boutique et rejoignit Siloa. Quand elle le vit s'approcher, la tête dans les épaules, elle se leva :

— Alors ?

Mais déjà la mine renfrognée de son frère lui annonçait la réponse.

— T'as rien trouvé ?

Déçue à son tour, elle se rassit.

— J'ai cherché partout... J'ai consulté des tas de sites. Tu ne peux pas imaginer tous les peintres qu'il y a au Maroc !

— Et encore, argua Siloa, tu n'as trouvé que ceux qui ont un site !

Malo soupira :

— Je te remercie de m'encourager... J'ai cherché des photos, surtout les photos de vernissage, j'ai cherché avec son nom...

— Quel nom ?

Il la regarda, sceptique :

— Quoi : quel nom ? Son nom... Odile Fréjart.

Siloa sourit, de son petit sourire tout fier.

— Quoi ?

— C'est le nom de papa... Fréjart. Peut-être que quand elle est partie, elle a repris son nom d'avant. La mère de Myriam a bien repris son nom de jeune fille quand elle a divorcé.

L'idée semblait bonne, Malo demanda :

— Mais alors c'est quoi son nom de jeune fille ?

— Castrelian.

Malo murmura, songeur :

— Odile Castrelian ?

Siloa pouffa :

— Mais non, Castrelian, c'est le nom de la mère de Myriam !

Ils restèrent un moment silencieux, cherchant au fond de leur mémoire un nom qu'ils avaient dû entendre enfants.

Malo ne comprenait pas comment il avait pu rester des années – sept ans pour être précis – sans se poser plus de

questions... Ne pas connaître le nom de jeune fille de sa mère... Non, décidément, il ne devait pas penser bien droit...

Puis il se remémora la photo de sa mère et se demanda si elle portait une indication au dos, un nom, un lieu, quelque chose. Il chercha dans la poche de son sac et s'empara du papier glacé, jeta un œil sur le portrait, le retourna et regarda le dos blanc. Rien.

C'était trop bête ! Il avait envie de crier de colère. Il serra les dents.

Quoi d'autre ? Quoi d'autre pour la retrouver ?

Il s'assit rageusement, le dos contre son sac. Une petite pointe lui cisela la côte. Il se retourna, ouvrit la poche et caressa le velours bleu. Le livret de famille. Il l'ouvrit et, sur la deuxième page, il trouva ce qu'il cherchait : Odile Fréjart était née Odile Vaillant.

Il restait peu de temps avant le train, aussi Malo courut pour retourner au cyber-café.

Le gérant l'accueillit avec sourire et un joyeux :

— Re-bonjour jeune homme.

Malo se planta devant l'ordinateur, répétant dans sa tête « Odile Vaillant, Odile Vaillant », comme si le nom pouvait lui échapper.

Une nouvelle fois, il alluma, attendit, cliqua, attendit, tapa quelques mots, attendit encore.

Et son cœur cessa de battre.

C'était un article du *Jeune Africain*. Et le nom était là. En toutes lettres. Odile Vaillant s'occupait de l'association « Peintres en Terre Ocre ».

Malo respira un grand coup avant de lire l'article. Sa main tremblait tellement qu'il se crut incapable de déplacer la souris jusqu'au lien prometteur.

Quand l'article de presse apparut, il sut où aller.

Casablanca, quartier Anfa, rue de la Corniche.

Il ferma les yeux un moment, inscrivant les indications au fond de sa mémoire.

Son cœur se gonfla d'espoir. Il souriait en lisant l'article, déjà ailleurs, déjà en chemin.

La nuit se referma sur le train qui quittait la petite ville.

11

TROUVER UN ENDROIT OÙ DORMIR en arrivant à Sète fut difficile. La zone portuaire s'étendait sur tout l'est de la ville et les résidences sur la partie ouest. Ils durent longer la route du bord de mer sur plusieurs kilomètres avant de découvrir une petite anse leur permettant de se dissimuler des habitations. La nuit était déjà bien avancée quand ils s'écroulèrent sur le sable, au creux d'un rocher.

Au petit matin, ils se rendirent au port. Derrière un haut grillage d'enceinte, un ferry attendait à quai. Un nom prometteur était inscrit en grosses lettres à l'avant : *Marrakech Express*.

Malo essayait de tout retenir en quelques minutes. Il ne voulait pas trop traîner pour ne pas se faire repérer.

En attendant d'embarquer, les véhicules et leurs passagers étaient parqués sur un grand espace bitumé. Une simple barrière automatique rouge limitait l'accès à ce parking.

Pour accéder au bateau, il fallait ensuite passer devant les cabines des douanes où les passagers présentaient leurs papiers, puis longer une route de quelques dizaines de mètres jusqu'à la grande cale ouverte.

Sur l'immense parking, Malo repéra différentes files de véhicules. Les voitures, pour la plupart surchargées de bagages, occupaient les deux premières rangées, puis venaient les camionnettes et enfin les camping-cars et les véhicules avec remorques.

Sur la gauche du port, un petit bistrot était situé sous un escalier. En terrasse, quelques hommes y buvaient des cafés ou des thés à la menthe.

En haut de l'escalier, la compagnie maritime vendait ses billets.

Malo fit demi-tour :

— Viens, c'est bon.

Siloa le suivit. Ils achetèrent du pain et du fromage et gagnèrent un square un peu plus loin dans la ville. Une fois les sandwiches bien entamés, Malo proposa :

— On peut quand même aller demander un billet. On ne sait jamais, peut-être qu'avec le livret de famille, une fausse autorisation et pas mal de mensonges, ils nous en vendront un...

— Je ne crois pas, répondit Siloa.

— Moi non plus, mais il faut en être sûr. Sinon, il faudra trouver une idée...

— Se faufiler discrètement jusqu'au bateau ?

— Avec toute la distance à parcourir, les douanes et la sécurité du port ? Impossible. C'est bien trop gardé. De partout.

Siloa soupira :

— Alors ?

— Alors je ne sais pas... On ira encore fureter près du port. Certains détails ont dû nous échapper. L'idée pour embarquer, on finira par la trouver.

Ils observaient le ferry toujours à quai, mais aucun véhicule n'en descendait. Venu attendre de la famille ou des amis, un petit groupe s'était rassemblé, sous l'ombre d'un platane et discutait.

— Qu'est-ce qu'ils fichent ? C'est pas possible...

L'un d'eux partit en quête d'information vers un employé du port et revint, le visage las :

— Ils ont encore trouvé un clandestin. La police est à bord et ils doivent le faire sortir avant de débarquer.

Les deux enfants se jetèrent un coup d'œil.

— Je les ai vus une fois à Tanger : ils circulent entre les camions et s'accrochent sous les véhicules !

— Trente-six heures dans la cale pour finir attrapés et rapatriés !

Juste à ce moment-là, Siloa souffla :

— Malo, regarde.

Il releva les yeux vers les silhouettes que lui montrait sa sœur. Deux hommes en uniforme encadraient un jeune homme menotté, la tête basse. Le jeune Marocain coula un regard sur le port et les maisons juste de l'autre côté de la rue, puis monta dans le fourgon de police.

Quelques instants après, les premiers véhicules descendaient du bateau.

— C'est horrible, chuchota Siloa. Tu as vu sa tête ?

Malo acquiesça :

— Tu verras la nôtre quand on se fera prendre...

Ils rencontrèrent Majken un soir. Ils s'étaient installés sur une bande de sable entre deux rochers et avaient vu apparaître une tête chevelue, puis un grand corps filiforme. La silhouette s'était rapprochée et Malo avait décrété qu'elle semblait inoffensive. Il avait répondu à son « Salut ! » et son sourire charmant.

— Je marche depuis la Norvège, je me suis arrêtée ici pour la nuit car je trouvais ça très beau. Et vous ?

Son accent ressemblait à celui de Günter mais elle se débrouillait drôlement mieux que lui en français.

Malo faillit lui répondre qu'ils marchaient depuis Dijon, mais il se retint et s'en tint au discours habituel :

— On se promène, on est en vacances.

— Oh, c'est bien. Alors on va passer la soirée ensemble, le coin est trop mignon pour que quelqu'un parte. J'ai des fruits.

— Nous on a du pain et du fromage, ajouta Siloa.

Siloa et Malo débballèrent leurs provisions, installèrent des pierres pour le feu et partirent à la recherche de petites branches.

La nuit tomba doucement, les encerclant. Dans la lumière des flammes, le ventre plein, tout devenait plus intime, plus simple. Siloa questionna :

— Mais tu fais quoi exactement ?

— Je marche, répondit-elle.

— Tu marches, mais pour quoi faire ?

— Pour marcher.

Malo trouvait ça étrange. Marcher pour marcher, quand on a le choix...

Siloa essaya de comprendre :

— C'est un défi que tu te donnes ?

Majken sourit :

— Une sorte de défi, oui. C'est plus compliqué que ça. Je suis partie il y a cinq mois et je vais à la découverte des gens, du monde.

— Mais pourquoi ? insista Siloa.

— Pourquoi pas ? Le monde est en pleine mutation et je veux le voir tel qu'il est maintenant. Je veux aller voir les neiges du Kilimandjaro. Tu sais, elles fondent, et dans cinq ans elles auront disparu, alors je voudrais les admirer pendant qu'elles existent encore.

Elle se leva et sortit de son sac un matelas microscopique qu'elle s'époumona à gonfler. Si elle fut surprise que Malo et Siloa dorment à même le sol, elle n'en dit rien.

Tous les trois s'allongèrent sous le ciel dégagé. Des étoiles filantes traversaient l'infini, disparaissant aussi vite qu'elles étaient apparues. Malo admira la Voie lactée :

— Regardez là, la chevelure de Bérénice. Et celle qui descend, comme ça, c'est Hercule.

— C'est fou ce que tu connais !

— Quand j'étais à l'école, on participait à des ateliers avec Siloa. Elle a toujours choisi musique. Moi, retourner à l'école toutes les vacances, ça ne m'a jamais plu. Sauf l'année où ils ont proposé astronomie.

À dire vrai, même le cours d'astronomie lui avait pesé. Il n'avait pas vraiment compris l'intérêt de connaître les distances qui séparaient les constellations de la Terre ou leur composition chimique. Le professeur avait bien promis une sortie nocturne en fin d'été, mais les autorisations avaient été trop difficiles à obtenir. Les étoiles – les vraies – il les avait découvertes depuis le toit de sa chambre en se faufilant par le vasistas grâce à une chaise posée sur son bureau. Et jusqu'à ce que le froid se fasse trop mordant, il se hissait là et contemplait l'obscurité une partie de la nuit. Une lumière traversa le ciel.

- Il faut faire un vœu, annonça Malo.
- Vraiment ? À chaque étoile filante ?
- À chaque fois, oui.
- La petite voix endormie de Siloa s'éleva :
- Au fait, ce ne sont pas des étoiles, mais des météorites.
- Malo claqua de la langue :
- Siloa, dors et laisse-nous rêver.

Majken n'avait pas bougé depuis un long moment et Malo se demanda si elle s'était endormie, quand il l'entendit demander :

- Vous avez fait une fugue, c'est ça ?
- La question le prit de court. Et il finit par répondre :
- Non, on est tout seuls. On va au Maroc retrouver ma mère.
- Et ton père ?
- Il est dans le coma.

Majken se releva sur un coude et se tourna vers lui. Pour une fois, elle ne rigolait plus du tout :

- C'est terrible !

— ...

- Il doit te manquer !

— Oui. Non. Je ne sais pas. Parce que je ne m'entendais pas avec lui. Tu sais, juste avant l'accident, on parlait... enfin je parlais... On a toujours vécu en parlant un minimum : certains jours, on n'a même pas dit un mot à table. Ce jour-là, j'étais dans la voiture et je parlais d'une découverte que j'avais lue dans une revue, parce que j'avais envie qu'on échange autre chose que du silence. Et il m'a dit : « Tu veux pas te taire cinq minutes ! » Tout de suite après, son téléphone a sonné et on a eu l'accident. Alors parfois je pense à ça, je me dis, la dernière chose que mon père m'a dite c'est : « Tu veux pas te taire cinq minutes. »

- Mais en même temps, il te manque.
- Mais en même temps, j'espère qu'il va aller mieux, oui.

Il se tut, mais Majken reprit :

— Je voudrais te raconter une histoire. Une histoire qui m'appartient. Tu veux bien ?

Malo regarda la mer et les reflets blancs de l'écume sous la lune. Le vent avait emmené son voile de fraîcheur. Il ne voulait pas entendre d'histoire. Il savait que cette histoire-là, dans ce contexte-là allait le bouleverser. Pourtant il répondit :

— D'accord.

Elle prit le temps d'une très longue respiration avant de commencer :

— J'avais quinze ans, je vivais en Norvège, avec mes parents et ma sœur. Tout allait bien sauf que j'étais en conflit permanent avec ma mère. Je lui en voulais de tout, de la place qu'elle m'accordait, de ce qu'elle était... On se criait toujours après. Un été, je suis partie en colo. Jamais je n'ai écrit à ma mère, jamais je ne l'ai appelée. Au bout de quinze jours, mon oncle est venu me chercher. Il ne m'a pas parlé de tout le voyage, il m'a juste dit que ma mère avait eu un problème. Quand je suis arrivée à la maison, toute ma famille était là, ma sœur, mon père, mes oncles et tantes... Ma mère avait fait une rupture d'anévrisme. On l'a enterrée deux jours après mon retour.

Malo s'alarma. Pourquoi lui racontait-elle cela, qu'est-ce qu'il pouvait en faire ? Porter le chagrin avec elle ? Elle laissa le silence s'installer et le ventre de Malo se crispa.

— J'espère sincèrement que ton père va se réveiller, Malo. Ce que je voulais te dire, c'est que j'ai perdu ma mère en étant fâchée. Maintenant que j'ai grandi, je regrette de ne pas lui avoir parlé, quand il était encore temps, quand on pouvait encore dénouer les choses. J'aurais aimé la quitter avec un souvenir d'elle plus tendre. Et j'aurais surtout voulu qu'elle sache que malgré ma révolte, je l'aimais.

Malo comprenait. En même temps, il ne voyait pas comment revenir en arrière, et, même si cela avait été possible, comment aurait-il pu parler à son père si inaccessible ? Comment faire pour parler avec quelqu'un qui ne veut pas entendre ? Il laissa pourtant les mots de Majken faire leur chemin.

— Mais toi, Majken, tu appellerais pour nous ? Pour avoir des informations ?

— Appeler qui ?

— L'hôpital de Dijon. On n'a pas de nouvelles depuis un mois... et on a besoin de savoir.

Elle acquiesça.

Malo se retourna encore une fois sur le sable. Impossible de trouver le sommeil. Un bateau qui part le soir. Voilà ce qu'il leur fallait. Se cacher dans l'ombre et se faufiler le moment opportun. Il ferma les yeux, et le visage du jeune clandestin lui revint encore en mémoire.

De toute façon, ils n'avaient pas d'autre choix.

Attendre plus longtemps ne servait à rien.

Il leur fallait du courage.

Et de la chance.

Quand Malo ouvrit un œil le lendemain matin, Majken avait disparu, emportant toutes ses affaires. Déçu, il secoua ses habits pour faire tomber les grains de sable et réveilla Siloa qui se leva en soupirant.

— Allons-y...

Mais juste quand ils contournaient le rocher pour rejoindre la route, une voix les héla :

— J'ai le petit-déjeuner !

Majken brandissait une brique de jus de fruit et un sachet en papier contenant des croissants. Immédiatement, Siloa retrouva le sourire.

Ils s'assirent. Majken partagea les croissants puis annonça :

— J'ai téléphoné à l'hôpital.

Malo fut incapable d'avaler. La boule qui lui empoignait la gorge l'empêchait presque de respirer.

— Je n'ai pas vraiment eu de nouvelles... L'hôpital ne dit rien par téléphone. Mais j'ai compris que l'état de votre père était stationnaire...

Siloa demanda :

— Ça veut dire que rien n'a changé ?

— Oui, ce n'est pas une bonne nouvelle... Ni une mauvaise en fin de compte. D'après ce que je connais du coma, il pourrait se réveiller n'importe quand et *a priori* retrouver une vie normale.

— *A priori* ?

Majken hésita avant de répondre :

— Je sais que certaines personnes après un coma peuvent avoir des séquelles... comme devenir amnésiques par exemple.

Elle les observa tous les deux. Siloa interrogea encore :

— Il ne se souviendrait plus des choses ?

— Des choses, ou des gens... Il pourrait n'avoir comme souvenirs que ses premières années de vie, et donc ne pas savoir qui vous êtes. Ou alors se souvenir de tout sauf des minutes précédant l'accident...

— Et combien de temps ça va prendre avant qu'il se réveille ?
questionna encore Siloa.

— Personne ne sait ça... Le coma, c'est comme un long tunnel noir. Ton père avance dedans et cherche la sortie. Un jour il verra de la lumière et se réveillera. Mais personne ne sait à quelle vitesse il avance.

— Oui, mais... insista-t-elle, d'habitude, les comas durent combien de temps, je veux dire les comas comme le sien...

Majken haussa les épaules, impuissante :

— Une semaine, un mois... dix-sept ans...

Siloa attrapa une poignée de sable et la laissa s'écouler entre ses doigts. Elle demanda dans un filet de voix :

— Tu veux dire qu'il pourrait passer toute sa vie comme ça et mourir de vieillesse dans son lit ?

Malo s'était rarement senti aussi démuni.

Mais déjà la jeune fille avait retrouvé son entrain et sautait sur ses pieds :

— Allez, j'ai besoin d'un vrai café. On va trouver un bistrot.

Tous les trois assis autour d'une table, ils sirotaient leur boisson chaude. Majken, bien décidée à ne pas laisser le mourois gagner sa petite équipe, enchaîna :

— C'est en France qu'on boit les meilleurs cafés. Bien sûr, je ne suis pas allée en Italie, alors je ne dis pas que ce sont les

meilleurs cafés d'Europe, mais presque. Ça et les croissants... Ça va être dur de partir de votre pays !

Elle but une autre gorgée. Devant le peu de résultat de ses efforts, elle attaqua sur un autre registre :

— Bon, comment vous vous sentez ?

Deux têtes penaudes se levèrent. Siloa répondit :

— Ça va.

— C'est tout ? « Ça va » et c'est tout ?

— Ça va, Majken, reprit Siloa, te bile pas, on ne se faisait pas d'illusions...

Majken rigola :

— Siloa, faudra que tu me dises comment tu fais. Parfois j'ai l'impression de parler avec un vieux sage ! Et toi Malo ?

Malo soupira. Il était bien loin de la quiétude et des confidences de la veille. Siloa se leva :

— Je vais regarder les vitrines en face.

Sa discrétion surprit Malo. Elle posa sa tasse vide et sortit du bar. Malo ne put s'empêcher de vérifier à travers la vitre qu'elle traversait au bon moment. Majken sourit :

— Sacrée frangine, hein ?

— Sûr, répondit Malo.

Majken commanda un autre café. Quand elle fut servie, elle soupira :

— Bon, qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— On continue notre route, et toi tu continues la tienne.

— Ce n'est pas si simple...

Il insista :

— Si, justement, c'est simple comme ça. On s'est débrouillés jusqu'ici. Sans toi !

— Je ne vous connaissais pas... Je ne me sentais pas responsable.

— On est presque arrivés... Laisse-nous continuer. S'il te plaît.

Pour appuyer ses paroles, il se leva et prit son sac.

— Au revoir, Majken. Et merci... pour ton histoire. Et pour le coup de téléphone.

Il fit demi-tour, s'attendant à ce qu'elle le retienne, mais elle n'en fit rien. Dans la rue, il rejoignit Siloa en s'interdisant de se retourner.

Malo laissa Siloa dans le square. Il avait des choses à faire, affirma-t-il, et irait plus vite tout seul. Elle prit son livre et s'assit sur un banc en l'attendant, les sacs cachés sous une haie. Quand il rentra plusieurs heures plus tard, il avait la mine sombre. Siloa voulut lui poser des questions, mais il répondit juste : « Plus tard. » Ils chargèrent leurs sacs et marchèrent pour rejoindre la mer.

Ils s'assirent sur le sable. Le soleil se couchait et le remous sombre de la mer léchait leurs pieds. Siloa se leva pour mettre un pull puis, n'y tenant plus, elle demanda :

— Alors ?

— Alors je suis déjà allé au port pour tenter de prendre des billets. Bien sûr ce n'était pas possible, alors la seule solution qu'on a, c'est de monter dans un véhicule clandestinement. Un camion ou un camping-car. Le plus facile, c'est quand les véhicules se mettent en file avant de passer la douane. Il y a un conteneur sur le quai et beaucoup de va-et-vient. Les conducteurs descendent toujours pour aller confirmer leur billet, prendre l'air ou fumer une cigarette. On attendra ce moment-là pour monter et se cacher.

— Où ?

— N'importe où.

— C'est n'importe quoi.

Il ne releva pas et reprit :

— Une fois dans le véhicule, il n'y aura plus qu'à attendre. Trente-six heures.

— Super...

— J'ai trouvé d'autres infos pour la suite. Je suis allé sur un site internet. Quand on arrivera au Maroc, on sera à Tanger. Il y a des trains pour Casablanca. Tous les jours, toutes les deux heures !

Siloa redressa la tête, soudain intéressée. Il vit qu'il était en train de gagner la partie. Elle croyait en son histoire.

— Siloa, ça c'est la bonne nouvelle. À peine cinq heures après, on sera à Casablanca ! La gare s'appelle Casa-Voyageurs. Ça nous va bien, non ? Casa-Voyageurs...

Il écouta le ressac en attendant que Siloa lui dise ce qu'elle en pense.

Elle soupira :

— C'est dangereux, Malo. Monter comme ça, se cacher...

— C'est dangereux, mais on n'a pas le choix. C'est... c'est un risque qu'il faut prendre. Je n'ai pas d'autre idée. Ça me semble simple.

Comme il ne disait plus rien, Siloa demanda :

— Quand est-ce qu'on partirait ?

— Demain soir, il y a un bateau qui part à vingt-deux heures.

Effectivement, ça laissait songeur... Siloa se mordit la lèvre. Elle n'aimait pas ça du tout. En même temps, ce bateau, il fallait bien le prendre. Elle se dit qu'ils pouvaient encore traîner sur le port d'embarquement, repérer si des jeunes Français faisaient la traversée, inventer un mensonge. Restait le problème des passeports...

Dans l'obscurité, elle regarda Malo qui la regardait. Elle sentait bien qu'il avait encore des informations, mais étrangement, il semblait vouloir qu'elle pose elle-même les questions et elle ne comprenait pas pourquoi. Qu'y avait-il à savoir ?

Ah, ça y est, elle savait ! Elle demanda, d'un air soupçonneux :

— Ça coûte cher, ce train pour Casablanca ?

Il regarda le sol et le sable sous ses doigts.

— Pas tant que ça. Dans les trente euros. Après il faudra payer le taxi. Tout le monde se déplace en taxi là-bas. Plus un peu de nourriture... On n'a pas tout à fait assez, mais presque.

Il ne redressait toujours pas le visage et Siloa eut envie de l'étrangler. Elle affirma :

— Il y a un autre problème ?

— Oui.

Elle ordonna :

— Eh bien, dis-moi !

Son malaise était visible, mais il se lança :

— On ne peut rien emmener. Je veux dire, déjà se cacher, ça ne va pas être facile, il faudra se faire tout petits. Alors les sacs, les habits...

Elle le fixa et ne le lâcherait pas tant qu'il n'aurait pas dit tout ce qu'il avait à dire.

Quand il parla, elle comprit pourquoi il en était malade :

— J'ai trouvé un endroit où on pourrait vendre ton violon.

12

— TON FRÈRE NE M'AVAIT PAS MENTI en me disant que c'était un bel instrument.

L'homme regardait le violon dans son étui de cuir. Il caressa le bois, attrapa le manche et le souleva pour l'examiner de plus près. Il inspecta chaque détail, admira le chevalet, haussa les sourcils à deux reprises, puis le reposa. Siloa l'observait, s'empêchant de laisser son regard errer sur les curieux objets de la boutique d'antiquités.

L'attitude de l'homme changea, comme si soudain, l'affaire ne l'intéressait plus :

— Je peux t'en donner cent euros.

Siloa l'observa, ravalant sa colère. Au fond des yeux de l'homme, elle voyait qu'il calculait déjà le bénéfice qu'il allait en tirer. Jamais elle ne le braderait. Elle ne savait pas combien il fallait le vendre, mais elle ne se ferait pas avoir. « Un cadeau exceptionnel. » Elle entendait encore la voix de son père et son message à travers ces mots : « Mérite-le. »

À combien estime-t-on un cadeau exceptionnel ?

— C'est non.

Plutôt le jeter à la mer que le laisser à ce voleur. Elle s'approcha du comptoir et tendit la main pour le récupérer, mais l'antiquaire l'arrêta :

— Ton frère m'a dit que vous aviez besoin d'argent.

— Oui.

— Pour faire un cadeau à ta mère qui est à l'hôpital.

— C'est ça.

Ne pas trop en dire. Ne pas se contredire. Elle entendait encore les consignes de Malo, lui faisant répéter la même histoire pendant plus d'une heure, comme si elle était trop bête pour la retenir ou assez stupide pour se tromper.

— Et combien coûte ce cadeau ?

— Cher.

Elle se mordit la lèvre puis ajouta :

— C'est un voyage.

— Je vois.

La main de l'homme se posa sur l'instrument et ses doigts glissèrent sur les cordes. Il agissait comme s'il lui appartenait déjà. Il proposa :

— Cent cinquante euros. Je ne peux pas plus.

Siloa insista :

— C'est un voyage très loin.

Pour le coup, l'homme sourit.

— Dis-moi, combien espérais-tu en obtenir ?

— C'est un bel instrument, répondit-elle. La table d'harmonie est parfaite et le timbre est profond.

Il la dévisagea curieusement :

— Tu en joues ?

— Non.

Siloa froissa les billets entre ses doigts. Elle avait quand même demandé : « Si le voyage n'a pas lieu. Je peux venir le reprendre ? » « Bien sûr, bien sûr », avait marmonné l'homme en emmenant son trésor dans l'arrière-boutique. Mais quand elle entendit le tintement de la porte se refermant, son cœur se serra : une petite voix lui soufflait qu'elle ne le reverrait pas.

Cachés derrière un conteneur du port, ils attendaient tous les deux dans l'ombre. Les camping-cars arrivaient les uns après les autres, s'alignant par dizaines sur le grand parking bitumé. Comme Malo l'avait dit, les conducteurs descendaient pour discuter en attendant leur tour.

Les deux enfants scrutaient. Il leur fallait un grand véhicule, avec uniquement un couple dedans et surtout pas de chien.

La file d'attente s'allongeait et arrivait maintenant tout près de l'endroit où ils étaient tapis. Malo guettait. Le petit vent frais le fit frémir. Un homme âgé descendit du véhicule, une pochette

à la main, et se dirigea vers le poste de contrôle. À l'arrière, la porte de l'habitable s'ouvrit et une femme en descendit prudemment. Elle fit le tour du véhicule et disparut de la vue des enfants. Elle n'avait pas refermé à clef derrière elle ! Malo ne prit pas le temps de réfléchir. Est-ce que la femme allait revenir tout de suite ? Y avait-il quelqu'un d'autre dans le véhicule ? Il souffla :

— Maintenant !

Et tous deux bondirent de l'ombre. Malo tourna le loquet de la porte blanche, s'engouffra dans la cabine sombre et referma la porte à toute vitesse derrière sa sœur, amortissant juste la fermeture pour ne pas faire de bruit.

— Vite ! chuchota-t-il.

Ils observèrent autour d'eux à toute vitesse : il y avait deux banquettes et une table à l'avant ; un grand lit à l'arrière. Une porte. Ils l'ouvrirent pour découvrir une minuscule salle de bain. Trop en vue. Trop facile.

C'était tout. Pas d'autre cachette.

Ils observèrent le frigo, les placards en hauteur. Tous trop petits.

Malo entendit le bruit de pas se rapprocher. C'était fini.

Une voix venue de dehors s'exclama :

— Jacqueline ! Ça va ? Vous remettez ça ?

Un sursis, songea-t-il, mais sa tête refusait de réfléchir.

— Là ! souffla Siloa.

Elle avait soulevé le siège de la banquette entourant la table, dévoilant un coffre de rangement.

À la hâte, Malo releva le siège de la banquette lui faisant face, découvrant un autre coffre, à moitié occupé par une cuve à eau.

— Prends le petit.

Il la vit se faufiler dans l'espace réduit, se rapetisser au maximum, courber la tête et serrer ses bras contre elle. Il lui repoussa la planche en bois sur sa tête, l'enfermant dans son réduit.

Puis il se plia à son tour. Jamais il n'arriverait à entrer là-dedans ! Il se ratatina, tirant sur ses genoux pour les coincer contre son ventre et laissa retomber le couvercle et les coussins du siège sur lui. Il s'assura d'une main qu'il pouvait ouvrir sa

cache. La porte du camping-car s'ouvrit et quelqu'un monta à bord, faisant légèrement tanguer l'habitacle.

Il n'y avait plus qu'à attendre.

Et espérer.

À chaque arrêt du véhicule, Malo tremblait. Il redoutait qu'on entende sa respiration et que quelqu'un ouvre les coffres. Il imaginait déjà la main qui l'attraperait et l'extirperait de son réduit. Il craignait que Siloa ait peur et finisse par sortir de sa cache avant son signal. Le moteur démarra encore une fois et il sentit le véhicule gravir quelque chose. Il monta sur le bateau. Des voix criaient : « Recule, encore, zid zid zid. » L'effervescence de dehors ne lui échappait pas, pas plus que les odeurs de pots d'échappement. Ils allaient finir asphyxiés.

Puis, alors que son corps ankylosé lui criait de s'étirer, les bruits de moteurs s'arrêtèrent, les uns après les autres. Il entendit encore les voix du couple à quelques centimètres de lui :

— Prends les affaires de toilette. Prends l'argent et les papiers aussi, on ne sait jamais. Prends l'ordinateur. T'as mis mon livre dans la valise ?

Puis la porte claqua et la fermeture automatique émit son bruit métallique. Les voix de dehors disparurent aussi.

Malo attendit encore. Son corps replié hurlait de douleur à chaque jointure. Son cou reposant sur une barre de bois le faisait souffrir plus que tout le reste.

Il attendit.

Le bruit d'un puissant moteur se mit en route. Quelques cris autour de lui jaillirent encore : « Sangle celui-là, ajoute une cale ! »

Il attendit.

Puis il se dit que tant pis. Sa main repoussa la planche de bois et il sortit la tête, respirant une grande goulée d'air. Il faisait noir. À travers les fenêtres du véhicule il vit le faible éclairage vert des sorties de secours.

— Siloa, souffla-t-il.

Un petit grattement et le visage de sa sœur apparut.

— Ça va ?

Elle eut une petite moue comique :

— Je plains les sardines...

Ils s'extirpèrent en silence de leur cachette.

— On est en route, on est partis... !

Ils s'assirent par terre et Malo regarda par la fenêtre ; tous les véhicules étaient là dans le tombeau sombre du bateau. Sur le mur, il y avait des numéros et un fléchage pour rejoindre les cabines ainsi que des grands panneaux : « Fermez vos véhicules à clef » et « Il est interdit de rejoindre les véhicules pendant la traversée. »

Il constata :

— On n'a rien à craindre pendant trente-six heures. Ils ne vont pas revenir.

— Tu sais ce que ça veut dire ? demanda Siloa.

Malo fit non de la tête.

— Ça veut dire qu'on peut manger tout ce qu'ils ont dans leur frigo, car la prochaine fois qu'ils l'ouvriront, on sera au Maroc !

Si les propriétaires des véhicules ne pouvaient pas redescendre, en revanche, Malo et Siloa constatèrent vite qu'une ronde était organisée par les agents de sécurité. Ils venaient régulièrement éclairer les véhicules ou vérifier une sangle. Ils restèrent donc tous les deux à même le sol pour manger afin de ne pas se faire repérer à travers le pare-brise. Quand ils eurent fini le pillage méthodique du frigo et des placards, ils se glissèrent jusqu'au grand lit au fond du véhicule.

Malo poussa un soupir d'aise en s'allongeant sur le matelas. Un vrai lit pour un jour et deux nuits. Il songea au matelas de la grange chez Opap et Pierrot. Leur dernier lit.

Par prudence, ils décidèrent de dormir à tour de rôle. Mais rien ne vint bousculer leur quiétude et ils glissèrent dans le sommeil avec le roulis du bateau.

Au petit matin, Siloa secoua son frère :

— J'ai besoin d'aller aux toilettes.

Il soupira et se força à ouvrir un œil.

— C'est malin...

Ils utilisèrent les toilettes du véhicule, et Malo guetta la ronde pour tirer la chasse au bon moment. Puis ils mangèrent encore et dormirent et mangèrent.

13

LE DEUXIÈME MATIN TRÈS TÔT, l'agitation reprit. Le bateau s'était arrêté.

— On est arrivés...

Ils virent les passagers, clefs en main, envahir la cale à la recherche de leur véhicule.

Avec un soupir de désolation, Malo et Siloa s'installèrent dans les coffres, attendant le dernier moment pour refermer leur cachette. Et au signal de Malo, le noir les emprisonna à nouveau.

Il y eut d'abord le bruit de tous les moteurs démarrant en même temps et presque aussitôt cette violente odeur d'essence qui leur donna la nausée. Le moteur du camping-car vrombit à son tour mais ne bougea pas, puis au bout de quelques minutes, Malo le sentit avancer, puis basculer légèrement en avant pour descendre sur le quai. « On y est », pensa-t-il.

À plusieurs reprises le véhicule s'arrêta, apparemment pour une succession de contrôles.

Le couple faisait des remarques exaspérées, mais Malo n'arrivait pas à saisir précisément ce qu'ils disaient.

Enfin le véhicule se mit à rouler plus rapidement, puis freiner, puis redémarrer pour prendre de la vitesse puis freiner de nouveau. Ils traversaient la ville.

Maintenant, il fallait guetter le moment où le couple descendrait. Même si les portes étaient fermées à clef, Malo avait repéré que celle de l'habitacle s'ouvrait de l'intérieur.

Enfin le moteur se coupa. Malo s'arrêta de respirer pour mieux entendre. L'homme dit :

— Le plein d'essence, s'il vous plaît.

— Pas de problème, donne-moi les clefs.

Une dizaine de minutes plus tard, le véhicule reprit la route. Ça ne finirait donc jamais !

Quelques virages plus loin, le véhicule ralentit et la voix de la femme s'éleva :

— Ici c'est bien, non, pour le petit-déjeuner ? Regarde, tu peux te garer là. Y a même un gardien sur le parking...

Ils s'arrêtèrent enfin. Malo reprit espoir. Leur calvaire allait bientôt s'arrêter. Il entendit les deux portières claquer et il sortit la tête. Il toqua sur le coffre de Siloa qui s'extirpa à son tour.

Ils n'eurent même pas le temps de parler que la porte de la cabine s'ouvrit sur une femme. Ils se figèrent. La bouche de la femme s'ouvrit et se ferma, puis s'ouvrit à nouveau et elle balbutia...

— Qu'est-ce que...

Mais déjà Malo la bousculait pour libérer le passage. Ils bondirent hors du véhicule. Tout de suite, un homme se tourna vers eux et cria :

— Eh, vous !

Malo reconnut le conducteur du camping-car. Il lui tourna le dos et s'enfuit, entraînant Siloa dans son sillage.

— Attrapez-les ! aboya l'homme en se lançant à leur poursuite.

Mais Malo se jetait déjà dans un escalier en pierre, se faufilant entre le linge tendu, sautant par-dessus les marches abîmées et les pierres au milieu du chemin. Quelques passants les regardèrent et l'homme criait toujours, mais personne ne tendit les bras pour les arrêter. Un enfant brun au sourire édenté leur cria « Bonzour ! » et se mit à courir avec eux en rigolant.

Malo jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. L'homme en haut des marches avait renoncé à les poursuivre.

Ils bifurquèrent sur une place et s'engagèrent dans une autre ruelle avant de ralentir. Un porche les accueillit et, appuyés contre la pierre fraîche, ils reprirent leur souffle.

— On a réussi.

— C'est fou hein ?

— Tu m'étonnes...

Ils se trouvaient dans une rue piétonne, bondée. Toutes les portes donnant sur la rue étaient ouvertes et des petites boutiques exposaient leurs trésors sur le trottoir : des babouches, des sacs, des lampes, des colliers en coton, des bracelets en argent... Un autre présentoir offrait des olives, des amandes et des graines dans des grands sacs en toile de jute.

Siloa poussa Malo du coude :

— Regarde !

Au-dessus d'un récipient plein de racines, pendait un hérisson séché.

— Beuh...

Ils se fondirent dans la foule de touristes étrangers agglutinés autour des étalages.

Un peu plus loin, ils repérèrent des pains ronds et plats. Ils s'arrêtèrent devant la cloche en verre qui les protégeait des mouches :

— C'est combien les pains ?

L'homme sortit une main de la poche de sa gandoura marron et pointa deux doigts vers eux.

— Vingt dirhams les deux pains.

Malo ouvrit de grands yeux et balbutia :

— Désolé, j'ai que des euros.

Le marchand balaya le problème d'un geste de la main :

— C'est pas grave, donne des euros. Deux euros.

Malo fouilla sa poche et sorti les pièces. Il les tendit à l'homme qui leur donna les pains. Au moment de partir, il leur demanda :

— Tu veux faire du change ?

— Du change ?

— Pour aller acheter les souvenirs. Donne-moi tes euros, je te donne des dirhams.

L'idée semblait bonne et Malo échangea une partie de son argent. Comme le marchand arborait maintenant un sourire réjoui, Malo osa le questionner :

— Comment peut-on aller à gare ?

— À la gare ?

— Oui, à la gare de Tanger, on doit rejoindre nos parents là-bas.

Le marchand se tourna et cria un prénom par la porte de son échoppe. Un jeune garçon déboula de l'arrière-boutique. L'homme lui confia ses pains et dit à Malo et Siloa de le suivre. Il les guida à travers les ruelles et rapidement, ils débouchèrent sur une place encombrée de véhicules et de taxis bleus.

— Tu prends un petit taxi, là.

Il leva le bras vers une voiture. Elle freina devant eux et il ouvrit la porte arrière pour les faire monter. Puis il se pencha par la fenêtre ouverte et parla au chauffeur. La conversation en arabe dura un peu, enfin le marchand, tenant le chauffeur par l'épaule dans un geste fraternel, tourna la tête vers Malo :

— Il met le compteur. Tu regardes le compteur.

Le taxi les emporta, traversant la ville. Les immeubles et les grandes rues se succédaient, complètement différents de l'ambiance typique et touristique de la médina.

La gare de Tanger ne ressemblait pas à ce qu'ils imaginaient. Avec ses deux tours carrées en marbre et ses grandes mosaïques sur fond blanc, elle était imposante. Un drapeau rouge à croissant vert flottait à son sommet.

— Le drapeau marocain, affirma Siloa.

Ils entrèrent, heureux de fuir le soleil qui montait doucement et trouvèrent un semblant de fraîcheur dans le bâtiment. Les gens marchaient vite, parlaient fort. Malo repéra les guichets.

— *Salam alaïkoum*, bonjour, garçon, comment ça va ?

— Ça va, je voudrais deux billets pour Casablanca. Avec le tarif enfant.

— Ah oui, avec le tarif enfant, c'est moins cher. Allez, voilà, deux billets pour toi, bon voyage, bonne route !

Ils avancèrent vers les panneaux d'affichage pour voir l'heure du prochain train. Siloa demanda :

— Pourquoi presque tout le monde parle français ?

Malo se tourna vers elle, l'air faussement choqué :

— Tu ne sais pas ça ?

Elle réfléchit puis avoua :

— Non...

— Eh bien dis donc...

— Eh bien, dis-le-moi !

Mais déjà Malo s'éloignait pour cacher son ignorance, souriant dans sa barbe.

— Malo, Malo, attends... réponds-moi !

Il s'arrêta net et Siloa le bouscula :

— Regarde, là !

Elle se pencha pour regarder. Sur un petit tourniquet métallique, une série de cartes postales étaient disposées. Et celle que Malo pointait du doigt représentait une ancienne photo du cirque Amar. Un vieil homme arabe jouait d'une sorte de cithare, juste à côté d'une affiche du cirque et de ses tigres.

— On dirait Opap, souffla Siloa.

— Oui. En plus bronzé.

— Et sans clarinette.

— Et plus ridé encore.

Ils rigolèrent.

— Achetons-la, proposa Siloa, et envoyons-leur.

Avant de glisser la carte dans la boîte aux lettres attenante à la gare, Malo regarda une dernière fois l'image. Les souvenirs affluaient. Il tourna la carte et lut les mots de Siloa :

Ta peau est vieille et ridée.

Et dans les sillons de ta main,

La richesse de ta vie se lit.

Tu as su lire dans mon cœur.

Tu as su prendre ma main

Pour m'emmener un peu plus loin.

Et les siens : *On va bien.*

La carte glissa et disparut.

Ils retournèrent près des quais. Cette fois, ils étaient presque au bout.

Un train. Et un taxi. Malo n'oublierait pas de demander qu'on mette le compteur.

C'est comme s'ils y étaient.

L'impatience le fit frissonner.

14

SILOA SONNA. Son doigt appuya un long moment sur le carillon. Ils attendirent, puis entendirent une cavalcade et le bruit d'une porte qui claque. Le portail s'ouvrit sur un jeune garçon aux yeux sombres mais pétillants.

— Bonjour ! cria-t-il, qu'est-ce que vous voulez ?

Un bruit de claquettes suivit l'enfant et la voix d'une femme cria :

— Amin, sois poli !

Ils virent la dame arriver, dans une grande djellaba de coton vert. Un foulard blanc était noué autour de sa tête. Elle était si énorme que Siloa ne trouva plus ses mots et resta la bouche ouverte à la dévisager.

— Qu'est-ce que vous voulez ? répéta l'enfant.

Il devait avoir sept ou huit ans tout au plus. Derrière lui s'étendait un jardin et quelques jeux d'enfants. Malo remarqua aussi une table en fer forgé, quelques chaises sur la terrasse de ciment blanc et un paravent où s'accrochaient des pots de fleurs en céramique. Qu'on devait être bien, assis à cette table à l'ombre du palmier !

— On cherche Mme Vaillant, demanda Malo.

— Odile, précisa Siloa qui avait préféré détourner les yeux de la femme pour s'adresser au garçon.

Ce fut la dame pourtant qui lui répondit :

— Elle n'est pas encore rentrée des ateliers.

— Elle rentre vers cinq heures le soir, précisa l'enfant.

— Vous voulez l'attendre à l'intérieur ? proposa encore la femme.

Malo allait répondre « Avec plaisir », espérant un verre d'eau, mais Siloa fut plus rapide et affirma :

— Non merci, on repassera tout à l'heure.

Elle avait déjà fait demi-tour et franchissait le portail en sens inverse. Malo la rejoignit en balbutiant un « Au revoir, merci ». Il tira la porte derrière lui et voulut demander à Siloa le pourquoi de son empressement, quand il entendit la petite voix du garçonnet demander :

— Pourquoi ils cherchent maman ?

Maman...

Malo sentit un ouragan fondre dans sa poitrine.

Maman. Il espéra que Siloa n'avait pas entendu, mais le petit visage tendu se durcit encore.

Elle se mordit la lèvre pour ne pas la laisser trembler.

Maman...

Pendant un instant, Malo se demanda si son père était au courant. Avait-il reçu un jour un faire-part de naissance ? Est-ce qu'il avait aussi censuré cette information ?

Son cœur chavira quand il pensa à son père allongé seul dans son lit, dans le silence ouaté de l'hôpital.

Est-ce qu'il avait le visage sévère, même dans son sommeil ? Ou bien était-il détendu, la tête confortablement posée sur l'oreiller blanc ?

La petite voix énervante résonna dans sa tête : « Pourquoi ils cherchent maman ? »

Il eut un petit soupir las. Qu'est-ce que ça changeait en fin de compte ?

Tout...

Sa mère avait refait sa vie. Sans eux, loin d'eux.

Siloa s'était accroupie dans la langue d'ombre formée par l'enceinte de pierre qui entourait la maison. À quoi pensait-elle ? Elle regardait le trottoir de sable, mais il savait qu'elle ne le voyait pas vraiment. Elle semblait si loin, comme absente.

Une mobylette passa, puis un cheval, tirant laborieusement sa charrette pleine de bidons et de ferrailles.

Et Siloa ne bougeait toujours pas, figée. Malo observa les petits bras bronzés et musclés de sa sœur, ses cheveux emmêlés et son pantalon de toile élimée. Celui-là même qu'ils avaient acheté en promotion à Beaune, les premiers jours de leur voyage. Tout usé. Tout poussiéreux. Il eut envie de lui murmurer : « Pardon, pardon, pardon. »

Il aurait pu partir seul dès le début, la laisser à la mère de Jane. Il aurait pu la confier à Opap.

Il aurait pu lui éviter la route et les désillusions. Mais il se sentait si fort quand elle était à ses côtés.

Un taxi jaune apparut au bout de la rue. Il roula dans leur direction et s'arrêta à quelques mètres de la maison. Malo se redressa. Il regarda le véhicule et il sut que c'était elle. Qu'elle était là. À quelques pas.

Elle descendit de la voiture et tendit des pièces au chauffeur avant de leur faire face. Elle portait une jupe bleue imprimée de grosses fleurs blanches et un chemisier léger. De son chignon lâche, une mèche de cheveux s'échappa et elle la repoussa derrière son oreille. De loin, Malo remarqua les dessins sur ses mains brunies par le henné.

Il sentit Siloa contre lui. Elle s'était levée en silence et attendait, droite et fragile à ses côtés.

Tout doucement, il lui prit la main et la garda à l'abri dans la sienne.

La femme monta sur le trottoir et les dévisagea. L'un après l'autre.

Longuement.

Sa poitrine se souleva dans une lente respiration, mais aucune expression ne passa sur son visage. Rien que Malo aurait pu décrypter.

Malgré la chaleur étouffante, il sentit Siloa trembler à ses côtés. Pas de froid ou de peur. Non, Siloa tremblait de l'intérieur, alors il serra plus fort la main dans la sienne et elle s'y accrocha.

Et elle avança vers eux. Si Malo avait tendu le bras, il aurait pu la frôler. Elle se tourna vers Siloa et la contempla. Il sembla à Malo qu'un éclair de douceur voilait son regard, alors il se tourna vers sa sœur : les larmes roulaient le long de ses joues. Il aurait voulu lui dire quelque chose, n'importe quoi pour

l'apaiser, mais la boule dans sa poitrine explosa, l'étouffant de ses éclats.

« On est là, pensa-t-il en se tournant vers sa mère. On est là maintenant. »

À côté d'eux, le portail s'ouvrit mais personne ne bougea. Alors, la voix de la femme en djellaba verte demanda :

— Odile ? Je prépare le thé pour tes jeunes invités ?

Elle répondit, leur passant devant pour rejoindre le portail :

— Oui, un grand thé, nous devons parler.

FIN

L'AUTEUR

Artiste de cirque, Marion Achard crée et joue ses spectacles avec la compagnie Tour de Cirque. Depuis dix ans, elle se produit dans les théâtres en France et à l'étranger. Prix du jeune écrivain en 1993 et 1994 (publiée par le Monde Éditions), elle a toujours été passionnée de livres et de mots. *Tout seuls* est son second roman pour la jeunesse après *Je veux un chat et des parents normaux* (collection « Romans Cadet », Actes Sud Junior, 2011).